

Table of Contents

<u>Casalibri, culture et polémique (victor)</u>	1
<u>The Lion of Venice</u>	2
<u>Tosca</u>	5
<u>Odysseus Unbound</u>	9
<u>Rétroaction pour l'article "Odysseus Unbound"</u>	12
<u>La Route perdue</u>	13
<u>Les Guerriers de l'éternité I : Le Dernier Gardien des rêves</u>	16
<u>Les Guerriers de l'éternité II : Les Brumes d'Achéron</u>	19
<u>Rétroaction pour l'article "Les Guerriers de l'éternité II : Les Brumes d'Achéron"</u>	21
<u>Flesh and Stone</u>	22
<u>Auf den Marmorklippen</u>	25
<u>La pie voleuse</u>	28
<u>Maximes d'Etat ou Testament politique</u>	31
<u>Defenders of the Faith</u>	34
<u>Empire</u>	37
<u>Le combat comme expérience intérieure</u>	40
<u>Cultures of the Jews I</u>	43
<u>Abeilles de verre</u>	46
<u>Oeuvres II</u>	49
<u>Pourquoi l'Amérique nous espionne ?</u>	52
<u>Colossus</u>	55
<u>Sahelistan</u>	58
<u>Le Maître du Haut Château</u>	61
<u>Sous le feu</u>	64

Table of Contents

<u>J.R.R. Tolkien - Der Künstler</u>	67
<u>Rendez-vous avec la mort</u>	70
<u>Le Cycle des Robots I : Les Robots</u>	72
<u>Le passé d'une illusion</u>	76
<u>Rétroaction pour l'article "Le passé d'une illusion"</u>	79
<u>Menschenopfer und Mord am Altar</u>	80
<u>La voie de la colère</u>	83
<u>La solitude des mourants</u>	86
<u>Le Cycle des Robots II : Un défilé de robots</u>	89
<u>Past Imperfect</u>	92
<u>Crowded Orbits</u>	95
<u>La société de cour</u>	98
<u>Le Cycle des Robots III : Les cavernes d'acier</u>	102
<u>Tolkien aujourd'hui</u>	105
<u>Le robot qui rêvait</u>	108
<u>Paroles des anciens</u>	111
<u>Les amis de l'auteur</u>	114
<u>Sur l'auteur</u>	115
<u>Visites</u>	116

Casalibri, culture et polémique (victor)

The Lion of Venice

Studies and research on the bronze statue in the piazzetta.

Etude archéologique sur le lion de la placette St. Marc sous la direction de Bianca Maria Scarfi.

Existe aussi en français.

Les Vénitiens étaient gens voyageurs, mais pas toujours commerçants. Parfois ils étaient pilleurs aussi. Le vol des reliques de l'évangéliste Marc, auparavant à Alexandrie (et certains même pensent que ce était le corps d'Alexandre le Grand, comme ici) était un fait de gloire au sein de la République lacustre. Il semble en être de même avec le lion ailé qui est en haut de l'une des deux colonnes de marbre et de granit (l'autre chapiteau est occupé par le premier saint protecteur de Venise, saint Théodore d'Amasée), ce que démontre cette étude très fouillée du lion, déposé pour permettre son entretien en juillet 1985.

Ce n'était pas la première fois que le lion ailé connaissait un entretien ou une réfection (voir une reconstruction). Il avait été réassemblé en 1815 après son retour de Paris en plusieurs morceaux (il avait été pris par les troupes françaises lors de la fin de la République vénitienne en 1797), puis réparé encore à la fin du XIXe siècle, en 1891-1892. Mais ces interventions de la période contemporaine faisaient suite à des réfections bien antérieures, médiévales (au XIIIe siècle et peut-être au XIe siècle) et de la fin de l'Antiquité. Reste à définir quand et où ce lion ailé, et qui semble avoir été ailé dès l'origine (même si les ailes actuelles sont du XIXe siècle).

L'étude n'a pas été que stylistique et fait appel aux techniques pointes des possibilités de l'archéométrie du milieu des années 80. L'analyse physicochimique prend d'ailleurs une très grande place dans le livre et ne s'embarrasse pas de simplifications. Cette partie fait suite à une introduction, une étude graphique et photographique, une description, une étude des sources écrites et des représentations graphiques, et donne naissance à une étude morphologique et structurale, aux travaux d'entretien de 1985 et finalement au symbolisme changeant du lion vénitien (chrétien, républicain, aristocratique, italien).

De ce livre très richement illustré (mais aux commentaires desdites illustrations mal présentées), il faut avant tout retenir la grande prudence des théories avancées et le grand angle utilisé. La prudence, car les auteurs pourraient s'emballer en voyant dans le lion une partie d'un monument érigé par Alexandre le Grand ou toute autre ensemble de grand prestige (et disparu corps et biens) mais ils s'en gardent. Il en est de même quand il s'agit d'attribuer les réfections du XIIIe siècle, alors que les analyses chimiques rapprochent le lion d'ouvrages vénitiennes connues et dont on connaît l'auteur. De plus, l'analyse stylistique est très fouillée et ne veut négliger aucune piste, en faisant appel à des compétences très variées, tout comme l'analyse physicochimique laissera le lecteur non averti sur le carreau (le lecteur non archéologue ou historien de l'art sera largué bien avant) mais démontre par contre qu'il est impossible de déterminer avec précision les mines qui ont servi pour extraire le métal de la première statue. Les notes sont abondantes et compensent l'absence d'une bibliographie générale.

L'étude conclut que la statue en bronze du lion ailé de la placette St. Marc de Venise, long de 4,4m avec la queue et haut de 2,26m en haut de ses ailes est une statue antique fabriquée au Levant, peut-être en lien avec le culte de Sàndon à Tarse en Cilicie (ou avec d'Ishtar en Babylonie, mais les auteurs considèrent que cette possibilité est réellement mineure). Elle aurait été fabriquée en plusieurs coulées par un artiste grec (ionien ?) puis doré entre la fin du IVe siècle et le début du IIIe siècle avant notre ère. Le lion est aujourd'hui toujours sur sa colonne, ce qui fait de lui le bronze antique le plus continuellement offert à la vue des passants en Occident.

(signe du grand soin apporté à sa conception, le bronze antique tient mieux face au temps que les réfections postérieures grâce à sa patine protectrice ... 7,5)

par spurinna @ 19.01.14 - 15:48:47

<http://casalibri.blog.fr/2014/01/19/the-lion-of-venice-17609254/>

Tosca

Musique de Giacomo Puccini et livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa.
Production de l'opéra de Francfort.



L'opéra compte quelques rôles féminins forts et celui de Tosca fait sans discussion possible partie de ceux-ci. On la pense faible, elle tue le chef de la police. On la pense jalouse et ombrageuse, elle fait tout pour protéger son amant, même contre ce que dernier considère comme son intérêt immédiat et qui le mène à sa perte.

Angelotti, un opposant politique à la royauté des Deux-Siciles, s'est échappé du château Saint-Ange à Rome et a trouvé refuge dans une église. Le peintre Cavaradossi le découvre dans cette dernière et réalise que la femme orante qu'il a pris la veille pour modèle de sa peinture de Marie-Madeleine est la sœur d'Angelotti, la princesse Attavanti, qui l'a aidé dans son évasion. Arrive Floria Tosca, cantatrice et amante du peintre, qui craint que celui-ci ne soit à conter fleurette avec une jeune femme. Tosca découvre la peinture, en est courroucée, et demande que les yeux bleus du modèle soient remplacés par les siens, qui sont noirs. Finalement, elle repart pour laisser le peintre travailler. Ce dernier aide Angelotti en lui fournissant à manger et en lui indiquant une cachette dans sa villa non loin, maintenant qu'il a les vêtements de femme laissés par l'Attavanti. Le coup de canon tiré du château Saint-Ange et signalant la fuite d'un prisonnier fait partir les deux hommes de l'église.

Scarpia, le chef de la police romaine, arrive rapidement dans l'église. Il distingue vite que le peintre a aidé Angelotti. Tosca, revenue pour dire à son mari qu'elle ne pourra honorer leur rendez-vous de ce soir pour cause d'engagement artistique, dialogue avec Scarpia. Ce dernier excite la jalousie de Tosca grâce à un éventail aux armes de l'Attavanti et la fait suivre avec pour objectif de débusquer Angelotti. Un Te Deum fait ici contrepoint au chant de Scarpia qui annonce sa volonté de soumettre Tosca.

Plus tard, Scarpia invite Tosca après son tour de chant et fait torturer Cavaradossi en même temps. Ce dernier nie avoir aidé Angelotti mais Tosca, entendant les cris, dit où se trouve l'ancien prisonnier. Scarpia condamne Cavaradossi à mort mais laisse entendre à Tosca qu'il pourrait gracier si elle se donne à lui. Tosca finit par accepter, et Scarpia explique qu'il y aura un simulacre d'exécution et donne même un sauf-conduit. Tosca tue Scarpia après cela.

Encore plus tard, on entend un berger chanter alors que l'action se situe au château Saint-Ange. Cavaradossi écrit un dernier mot à Tosca quand celle-ci vient et lui annonce que son exécution sera simulée, pourquoi et ce qu'il devra faire. Mais le peloton d'exécution tire à balles réelles et Tosca constate la dernière perfidie de Scarpia. La mort du chef de la police étant découverte et la troupe s'approchant, elle se suicide en se jetant dans le Tibre.

Le décor était d'une grande ingéniosité, avec notamment un mur doté d'une croix en vitrail qui tombe en arrière pour révéler Tosca et qui sert après de pièce haute où est torturé Cavaradossi (une fois que la "police" y a fixé des cables à la fin du premier acte). La « photographie » est extrêmement soignée, ingénieuse, sans être incongrue (on y utilise quelques projections aussi). La mise en scène de la fin, pour classique qu'elle est, met un point final à trois actes menés de main de maître pour ce qui est du jeu des acteurs et de la scénographie. Les costumes sont dans un style proche du début du XIXe siècle, mais avec des apports moderne et de style russe.

Du point de vue du chant, aucune faiblesse. Tosca était fabuleuse (avec peu de pathos lors de la scène finale), Cavaradossi était très bon, Scarpia d'une grande versatilité et d'une très grande présence scénique. L'orchestre, très présent, était très au point. Il aurait pu envoyer plus de son sur les accords qui forment le thème de l'œuvre.

C'est là une production de tout premier ordre, et la scénographie n'y est pas pour peu de choses.

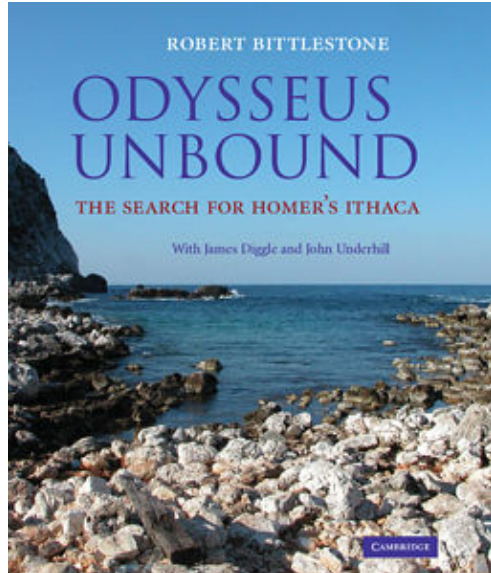
(la mise en scène du Te Deum a envoyé de la pompe catholique romaine, assez pour faire une critique de l'hypocrisie curiale ? 8)

par [spurinna](#) @ 23.01.14 - 22:34:32

<http://casalibri.blog.fr/2014/01/23/tosca-17622968/>

Odysseus Unbound

Essai de topographie antique par Robert Bittelstone, James Diggle et John Underhill.



Il y a deux écoles chez les lecteurs d Homère. Soit ce dernier raconte de la pure fantaisie, dans une géographie imaginaire, soit le poète s'est inspiré de lieux existant sans que cela l'empêche de faire intervenir des dieux, des êtres fabuleux et des héros. Parmi cette dernière catégorie, les commentateurs de cette œuvre majeure de la littérature mondiale et fondement (bien sûr non-unique) de l'occident se partagent encore en deux camps : ceux qui pensent que Homère est un très mauvais géographe et ceux qui pensent au contraire que les descriptions sont exactes. R. Bittelstone se classe lui-même dans ce dernier carré et fait le pari de convaincre les lecteurs que l'île d'Ithaque, but du voyage d'Ulysse après la chute de Troie, non seulement existe mais qu'elle peut être localisée avec la plus grande des précisions et tous les lieux marquants qu'elle contient avec elle.

L'auteur, s'il a enseigné l'économie à Cambridge, a aussi étudié les civilisations de l'Antiquité. Il ne peut être considéré comme un pur profane. Son projet, il a su très bien le présenter à un géologue, John Underhill (professeur de géologie à Edimbourg) et James Diggle (professeur de latin et de grec à Cambridge) pour que ceux-ci l'aident dans sa démonstration qui ne manque pas de poids. Le présent raconte, dans un style à mi-chemin entre l'ouvrage académique et le journal de bord, la quête qui fut celle de R. Bittelstone à la recherche d'Ithaque. Cette quête ne fut par ailleurs, comme toute quête, exempte d'erreur que l'auteur corrige au fur et à mesure du temps qu'il passe, en Grande-Bretagne ou en Grèce, à étudier les textes, les paysages, les cartes et les images.

L'Ithaque actuelle est-elle l'Ithaque antique ? Pour l'auteur, tout indique que non pour la simple et bonne raison qu'aucun des éléments donnés par Homère pour décrire l'île ne correspond avec l'Ithaque moderne. En quatre parties et 34 chapitres, l'auteur va démontrer que l'île d'Ithaque qui fut celle d'Ulysse n'existe plus. Dans ce cas, pourquoi la chercher ? Mais elle n'existe plus comme île mais est maintenant une partie de l'île Céphalonie, c'est même sa péninsule ouest. Comment est-on passé d'une île à une péninsule ? Pour l'auteur, qui rappelle que Strabon décrivait encore un isthme parfois submergé de part en part par la mer sur l'île de Céphalonie, l'activité sismique et des glissements de terrains successifs ont comblé le petit bras de mer, qu'il nomme Canal de Strabon, qui existait entre Ithaque et Céphalonie. L'activité sismique du lieu est non seulement récurrente, elle est aussi intense et destructrice. La faille sur laquelle se trouve la région libère son énergie à intervalles réguliers, avec pour conséquence parfois l'élévation de l'île. En 1953 par exemple, l'île s'est soulevée, en un instant, de 60 cm. Une petite secousse si on la compare à l'élévation de 4 mètres qui avait eu lieu quelques siècles auparavant. Les glissements de terrains qui comblèrent le Canal de Strabon sont liés à l'activité sismique, cela est certain. Mais ils sont aussi le fruit de l'activité humaine et plus particulièrement du déboisement des habitants et des puissances qui occupèrent l'île au cours de son histoire.

Mais l'auteur ne se contente pas du Canal de Strabon (de l'hypothèse aux premiers éléments de preuve scientifique), il cherche aussi à situer tous les lieux dont il est question chez Homère, à savoir le palais, la ville, le port, la ferme d'Eumaios le porcher, la ferme de Laërte, la Roche aux Corbeaux, la colline d'Hermès, la fontaine, la plage où est débarqué Ulysse quand il vient de Phéacie, l'île d'Astéris où attendent en embuscade les prétendants qui veulent tuer Télémaque qui revient de Pylos et la baie dans laquelle ce dernier débarque après avoir évité les prétendants. L'auteur procède par tâtonnements, mais aidé par le temps et des intervenants qualifiés, il affine ses propositions pour parvenir à un ensemble non seulement cohérent mais surtout convaincant. Conscient de ne pas être le premier à s'intéresser à la question, R. Bittelstone se place par rapport à ses devanciers et discute leurs propositions (il a parfois été aidé par eux et les en remercie), en plus de détailler à fond son cheminement intellectuel (à tel point que parfois il propose au lecteur averti de sauter des paragraphes).

Le livre est très richement illustré, en couleur, tout au long de ses 560 pages de texte. Le texte en lui-même est très clair, même s'il demande de la concentration sur la longueur. Parfois l'auteur se permet un peu d'humour, ou s'aventure à parler de sa famille qui l'accompagne dans ses nombreux séjours sur place, sans que cela amoindrisse la force de la démonstration. Les appendices sont d'une grande richesse et apportent un réel plus. Le premier appendice est signé de J. Diggle et clarifie certaines traductions et montre la difficulté d'arriver à des descriptions géographiques sans équivoques. Le second appendice est écrit par J. Underhill et creuse plus avant encore le processus de comblement du Canal de Strabon. Cette partie est particulièrement aride et destinée à des géologues. Puis suivent trois appendices de la main de l'auteur principal, consacrés aux technologies utilisées lors de cette enquête, aux différentes théories homériques (grâce à un fort beau tableau) et finalement à un postscript qui se trouve être un programme de recherche et les derniers développements alors que le livre était sous presse. Deux index et une bibliographie fort fournie concluent cet ouvrage dense et stimulant. Seul bémol, la passion de l'auteur s'envole une ou deux fois vers des sommets de lyrisme et il affirme que les Grecs ne connaissaient pas la localisation de Troie (p. 17), ce qui est faux.

Cette étude de topographie antique n'est donc pas seulement bien ficelée et très bien illustrée, elle est surtout très convaincante. Il reste maintenant à savoir où en est maintenant le dossier, alors que le programme a fêté ses dix ans l'an dernier. Le [site internet](#) associé au livre ne donne plus aucune nouvelle depuis maintenant presque deux ans

(rien que pour l'exposé méthodologique ça vaut le détour, alors si en plus on peut avoir un beau petit commentaire sur Homère et frémir à la puissance nécessaire pour faire bondir une île entière de quatre mètres 8,5)

par [spurinna](#) @ 30.01.14 - 22:41:32

<http://casalibri.blog.fr/2014/01/30/odysseus-unbound-17666941/>

Rétroaction pour l'article "Odysseus Unbound"



[spurinna](#) [Membre]

03.02.14 @ 22:01

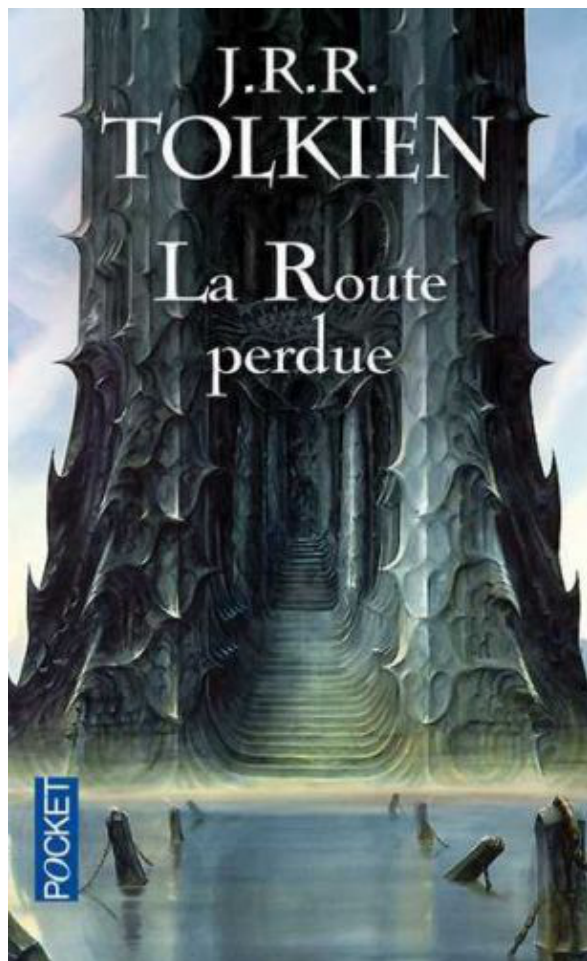
Bon ben ça a pas raté. Comme à peu près tous les 50 à 80 ans, un séisme de grosse magnitude (6,1 sur l'échelle de Richter) a aujourd'hui secoué l'île de Céphalonie. En 1953, le dernier gros séisme (7,2) avait fait plus de 400 morts et causé (combiné avec les difficultés de la guerre civile qui avait suivie la seconde guerre mondiale) la migration de 150 000 personnes.



La Route perdue

Histoire de la Terre du Milieu V.

Textes divers de J.R.R. Tolkien, édités et commentés par Christopher Tolkien.



Et nous revenons au leg Tolkien, où son fils Christopher continue l'inventaire après décès. Et le contenu des papiers ne se simplifie pas avec le temps. Tolkien père corrige en effet, à grande vitesse, de nombreux papiers plus anciens et les choses, si elles sont difficilement datables, sont en plus parfois très difficilement lisibles. Ce qui est présenté dans ce cinquième tome, c'est l'état d'avancement de la « Geste des Jours Anciens » (ce qui deviendra le Silmarillion édité) quand J.R.R. Tolkien commence la rédaction du Seigneur des Anneaux, une commande de son éditeur Allen & Unwin suite au succès de Bilbo le Hobbit, à la fin des années 30.

Ce volume est constitué de trois parties et d'appendices. La première partie parle de la chute de Númenor, c'est-à-dire le « mythe atlante » que Tolkien construit à la suite de la seconde défaite de Morgoth. L'éditeur donne ici deux versions de l'histoire, en plus de l'esquisse originale et de l'évolution ultérieure, alors que l'existence d'Elros, frère d'Elrond et second semi-Elfe, est encore incertaine (et plus encore le fait qu'il soit le fondateur de la lignée des rois de Númenor). La première partie est complétée par une histoire intitulée La Route perdue, qui raconte comment le monde s'est courbé pour rendre inaccessible le Valinor de puis la Terre du Milieu à des navires qui ne seraient pas elfiques. Le lien avec le monde contemporain est réaffirmé avec le double schéma père/fils, dans la lignée de toutes les histoires liées à Ælfwine. Le jeune héros rêve d'une langue, qu'il appelle latin elfique, et qu'il veut pouvoir traduire. Puis l'action se transporte à Númenor. L'histoire reste inachevée mais l'éditeur donne les chapitres ébauchés. A chaque fois, pour chaque histoire ou partie d'histoire, les chapitres sont commentés.

La seconde partie fait suite au volume précédent de l'Histoire de la Terre du Milieu, en reprenant une

nouvelle fois les Annales du Valinor et les Annales du Beleriand. L'éditeur donne aussi à voir la première version de l'Ainulindalë, la « Musique des Ainurs », récit cosmogonique qui voit la symphonique d'Iluvatar et des dieux, avec la scission de Morgoth avant même la naissance du monde. Lui fait suite le Lhammas, qui est une description de l'arborescence des langues en terre du Milieu, puis le Lammasethen, une version abrégée de cette description philologique. Enfin vient la Quenta Silmarillion, le plus gros morceau de ce volume, qui intègre les nouveautés contenues dans les textes précédents (dans ce volume mais aussi dans les volumes précédents, comme par exemple la Musique des Ainurs, qui ne figurait pas dans la Quenta Noldorinwë). Le texte du Silmarillion, envoyé incomplet en 1937 à l'éditeur, n'allait pas être retouché avant presque 20 ans.

La troisième partie est un dictionnaire étymologique, donnant les variations selon les langues utilisées en Terre du Milieu. Les appendices renferment des précisions sur les changements généalogiques intervenus à la fin des années 30, une liste de noms, et la seconde carte, définitive, du Silmarillion. Tous les appendices sont de la main de J.R.R. Tolkien. Un index long de 80 pages (pour un total de 753 dans la version poche) termine le volume.

La série ne perd pas en aridité au fur et à mesure de son évolution. Les étymologies (presque que de l'elfique !), c'est fait pour les linguistes et pour tous les autres lecteurs, c'est un dur moment à passer ! Les autres textes sont plus faciles à lire et il reste intéressant de voir les nombreuses évolutions des deux annales, la naissance de Númenor dans l'esprit de l'auteur (c'est très très éloigné de ce que cela deviendra en dernier lieu !). Les Nains passent aussi dans ces lignes d'êtres sans âmes à des créatures créées par Aulë (p. 447). C. Tolkien exprime aussi des regrets quant à la manière dont il a édité le Silmarillion après la mort de son père (p. 501), ayant fait des choix qu'il juge inappropriés avec plus de réflexion. Petit point négatif, il y a quand même trop d'erreurs typographiques, qui peuvent conduire à une mauvaise compréhension (Mandos à la place de Maedros par exemple). Par contre les commentaires sont exemplaires, avec de très nombreux renvois, correspondances, indications diverses, qui montrent un travail considérable.

Encore une fois, la lecture d'un tel livre par quelqu'un de pas passionné par l'œuvre de J.R.R. Tolkien n'a aucun intérêt. Plus que treize volumes !

(les correspondances subtiles entre la Terre du Milieu et certains lieux en Angleterre, il faut vraiment les commentaires pour les comprendre 7)

par spurinna @ 06.02.14 - 23:51:50

<http://casalibri.blog.fr/2014/02/06/la-route-perdue-17728189/>

Les Guerriers de l'éternité I : Le Dernier Gardien des rêves

Roman fantastique de John C. Wright.



La découverte de John C. Wright avait été marquante. A part la couverture tout était magnifique et extrêmement bon. Il était donc normal de chercher à lire le reste de sa production. C'est là qu'il y a eu un temps de latence qui a pris fin tout récemment avec la lecture du premier volume de la biologie des Guerriers de l'éternité, seule autre œuvre aujourd'hui traduite en français.

Dans une demeure au bord de l'Atlantique sans électricité ni téléphone, un jeune et son grand-père veillent sur la porte qui fait coïncider le monde réel et le monde des rêves où règne la magie. L'Armageddon s'annonce, l'évènement qui doit refaçonner le monde sauf si les forces sombres qui fourbissent leurs armes dans le monde du rêve prennent possession de la Terre. Mais Galen Waylock, le jeune homme, veut devancer son grand-père Lemuel en partant chercher de l'aide dans le rêve malgré l'interdiction de ce dernier. Tout ne se passe pas comme prévu et bien vite sont embarqués contre leur gré dans cette histoire une femme hospitalisée, Wendy, et son mari, Choucas. Comment faire comprendre à des gens non-initiés que la terre est mise en danger par des forces maléfiques venues du rêve ? Comment éviter que les phoques changeurs de forme ne réussissent leur opération d'infiltration sur la Terre et que faire pour éviter la remontée de la sinistre cité d'Achéron des profondeurs de la mer ?

Contrairement à Une Geste d'un avenir lointain, l'immersion dans ce roman de J. Wright est ici bien plus rapide, à cause principalement du fait que le monde décrit est moins éloigné du notre que dans la Geste (et que le sujet est peut-être un peu moins « innovant »). Le livre est évidemment très bien écrit et l'auteur reste ce génie de la description (et le traducteur a fait ici un très beau travail) qui lui permet de peu de mot de tout déplier devant les yeux du lecteur. Le flou entre la réalité et le rêve, entre la nuit et le jour, est particulièrement bien rendu. Cet effet est aussi dû aux fondations utilisées, à savoir des références solides empruntées aux mythes gréco-romains et nordiques (entre autres), aux légendes arthuriennes, mais aussi à la théologie sans que l'auteur ne fasse un bête listing. Subtilement, il donne même parfois certaines analyses des histoires qu'il emploie, ainsi qu'il se laisse aller à quelques clins-d'œil plaisants.

C'est aussi un livre à lire de manière aussi peu entrecoupée que possible, tant la perte de rythme qui en serait la conséquence ferait passer à côté d'une partie du plaisir de la lecture. Les personnages, qui à la fin du premier volume n'ont pas atteint une profondeur hallucinante mais sont déjà d'une belle épaisseur et le récit laisse entrevoir des développements futurs qui promettent d'être intéressants. Pour ce qui est des personnages secondaires, l'auteur ne baisse pas ses standards non plus et on sent qu'il se fait aussi plaisir dans certains dialogues qui prennent l'apparence d'intermezzos mais renseignent néanmoins sur la psyché de certains personnages (le dialogue entre deux capitaines phoques p. 270-275 par exemple). Le livre ne compte que 400 pages dans sa version de poche, le second tome étant un peu plus lourd (et l'éditeur n'est pas responsable de la parution en deux volumes sur le coup).

Comment l'auteur va-t-il faire pour détricoter le problème qu'il pose aux personnages ? C'est ce que nous allons nous empresser de vouloir savoir dans le second et dernier volume de ce petit cycle frais et éloquent !

(l'auteur sait en plus être très mordant dans son rire 8/8,5)

par [spurinna](#) @ 25.02.14 - 22:26:50

<http://casalibri.blog.fr/2014/02/25/les-guerriers-de-l-eternite-i-le-dernier-gardien-des-reves-17818705/>

Les Guerriers de l'éternité II : Les Brumes d'Achéron

Roman fantastique de John C. Wright.

Le premier tome avait laissé la famille Waylock (Galen, Peter et Lemuel), celle des Gardiens de l'éternité, dans une fâcheuse posture, celle de Choucas n'étant pas bien meilleure. Quant à Wendy, elle a purement et simplement disparu ! Mais maintenant qu'une partie de l'armement mystique destiné à combattre les ennemis venant du Rêve est arrivé entre les mains des héros, les choses ne sont plus aussi désespérées. Peter, par exemple, s'en sort très bien avec son arme malgré son handicap. Mais c'est surtout son expérience de soldat au Viêt-Nam qui compte dans son combat contre le Sorcier et ses séides qui ont infiltré l'appareil de sécurité et les forces armées étatsuniennes. Cependant, malgré les actions héroïques de chacun, la cité d'Achéron continue son inexorable montée depuis les abysses. Quand toutes ses tours seront à l'air libre, alors Astre-du-Matin viendra prendre possession de la Terre. Les Waylock parviendront-ils à utiliser à bon escient les armes mystiques mais aussi bien prosaïques qu'ils auront à disposition ? Seront-ils de taille pour affronter Achéron ou seront-ils contraints de déclencher l'Armageddon pour sauver un peu de l'Humanité ?

Comme on peut logiquement s'y attendre, le second tome est la suite du premier dans ses qualités. Les personnages s'épaississent et il est toujours aussi compliqué pour le lecteur de savoir si l'on est dans le rêve ou dans la réalité (ce qui rapproche l'ouvrage des Princes d'Ambre de R. Zelazny). Les personnages eux-mêmes s'y perdent. Les dialogues sont toujours d'une grande tenue, eux aussi (diantre, ce chapitre 13 !). L'auteur déroule aussi dans ses références, non seulement historiques et mythologiques (le sanctuaire latin de Némi est évoqué p. 237) mais aussi littéraro-mythologiques puisque la cité lovecraftienne et glacée de Kadath est citée (p. 166). Ces références ne sont cependant pas toutes sans erreur puisque l'auteur qualifie la Rome du Ve siècle de puissante cité, ce qu'elle est très loin d'être à cette période, quand il rappelle l'histoire de Cincinnatus (p. 502) par la bouche de G. Washington avec qui le parallèle est fait. Sur ce même parallèle, l'essayiste français J.-P. Immarigeon aurait beaucoup de choses à ajouter, notamment sur le caractère monarchique de la république étatsunienne.

La fin du livre est cependant en dessous du niveau général. L'histoire prend une coloration cocardière, en plus d'user d'une certaine paresse (l'auteur abandonne-t-il la logique interne du cycle dans la dernière partie de ce livre de 530 pages ?). La résolution n'est pas hyper satisfaisante, et le personnage de Pendrake aurait mérité d'être retaillé, non seulement empiétant sur celui du père de Choucas mais en plus en étant bien trop parfait, c'est-à-dire bien trop inhumain pour son rôle. Une fin en demi-teinte donc, mais qui n'efface de loin pas les innombrables qualités que l'on a pu lister ci-avant, auxquelles on peut ajouter l'habileté de l'auteur dans la manipulation des genres littéraires (le livre commence par une fable animalière) et l'aspect visionnaire de l'écriture (sur la Lune, p. 171-178).

Beaucoup d'attentes et beaucoup de satisfactions.

(le traducteur lui aussi, est resté au très haut niveau qu'il avait dans le premier tome 7,5/8)

par spurinna @ 17.03.14 - 23:46:00

<http://casalibri.blog.fr/2014/03/17/les-guerriers-de-l-eternite-ii-les-brumes-d-acheron-17991833/>

Rétroaction pour l'article "Les Guerriers de l'éternité II : Les Brumes d'Achéron"

FelisMalinus [Visiteur]

10.07.14 @ 23:33

J'ai lu les deux livres avec avidité, après les avoir achetés parce que c'était l'auteur de excellentissime - à mes yeux - Golden Age (L'oecumène d'or).

J'ai été assis, encore une fois, par la façon qu'à l'auteur de traiter le monde. Dès le début on est perdus... Comme un humain standard se doit d'être perdu par un monde différent, féérique, onirique... On peut l'appeler comme on veut.

Il y a, jusqu'au bout, des choses stables et d'autres totalement inattendues, et qu'on arrivera jamais à cerner avec certainté.

Et j'adore !

Avant tout, ce livre m'a dépaycé. Il ne peut laisser personne indifférent.

Certes, comme Golden Age, il est un peu ardu à lire au début. Mais quel récompense quand on s'accroche !

On est emmenés loin, très loin, de notre réalité quotidienne.

Et cela, Wright y excelle définitivement.

Ce livre est une très bonne surprise, à conseiller aux vieux routards de la fantasy qui veulent prendre une claque dépeussierante.

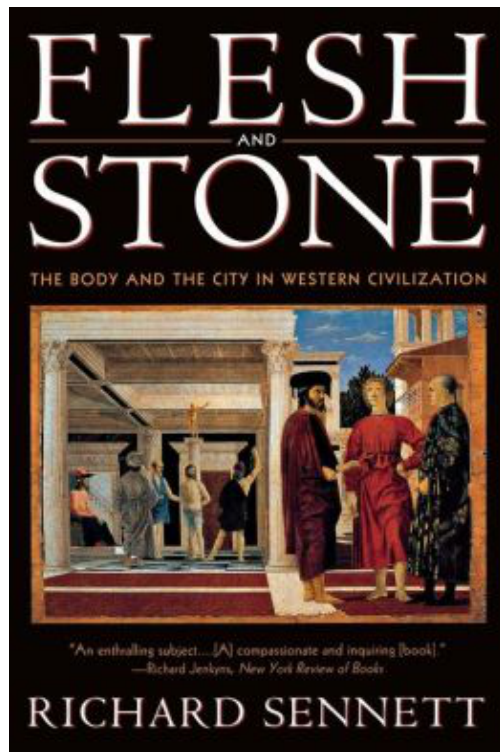


Flesh and Stone

The Body and the City in the Western Civilization

Essai historique et anthropologique de Richard Sennett.

Existe en français sous le titre La Chair et la Pierre : le corps et la ville dans la civilisation occidentale.



Chaque Parisien vous le dira, il y a de grandes différences entre l'urbain et le rural. Cette différence de comportement, c'est aussi la conséquence d'un rapport au corps différent, car la ville est d'abord un espace clos, si ce n'est de murailles, du moins de bâtiments. Mais tous les corps urbains ne sont pas identiques : le sexe, le statut social, la religion les différencient dans au sein de la culture occidentale à toutes époques. A travers les exemples de Athènes, Rome, Venise, Paris, Londres et New-York, Richard Sennett (qui fut un proche de Michel Foucault et enseigne à Londres et New-York) a pour but d'expliquer comment le corps agit et interagit dans un milieu urbain.

Le premier chapitre nous conduit d'une manière fort classique à Athènes, où il est question de la place du corps à l'agora, à l'assemblée et dans certaines célébrations mais aussi de la voix dans la ville. La question du corps souffrant est aussi abordée. La ville de Rome prend ensuite le relais, avec un accent mis sur la vision et son lien avec la coercition. L'arrivée du christianisme à Rome change le rapport au corps (aliénation du corps du Christ), mais aussi le sens du repas et des rites. La ville au Moyen-Âge central est représentée par Paris puis par Venise. A Paris il est question de la liberté, de la compassion, du travail, de seigneuries urbaines, des espaces économiques (rue, marché, foires) et des jardins. A Venise, c'est des ghettos dont il est question, avec comment Venise l'attractive gère ses étrangers, et pas uniquement les Juifs.

La partie consacrée aux époques moderne et contemporaine est introduite par une description des avancées médicales (Harvey et la circulation sanguine) et comment certains penseurs en viennent à faire l'analogie avec la circulation urbaine et avec les mouvements du corps et des foules pour arriver à l'économie (A. Smith). Puis l'auteur décrit comment est perçue la ville de Paris sous la Révolution et ce qu'il advient des corps. Sont-ils libérés ? Qu'en est-il du corps confronté à la mort et aux célébrations révolutionnaires ? Ce retour à Paris est accompagné d'un passage par Londres, ses parcs, son système viaire et ses espaces verts. Le concept de confort est aussi abordé. Enfin, la conclusion est centrée sur New-York à la fin du XXe siècle, entre différence et indifférence, où se repose le problème de la compassion.

Ce livre a été écrit en 1997 et il mériterait aujourd'hui une seconde édition augmentée. Augmentée parce que l'on entrevoyait à peine en 1997, la cybernétisation massive, est aujourd'hui une réalité pour la majorité de la population. On pourrait ainsi rajouter une autre ville aux six autres (Shanghai ou Tokyo par exemple) pour aborder, sans doute de manière incomplète et non définitive, ce nouveau rapport du corps à la ville. L'auteur, dans cette seconde édition pourrait aussi légèrement remanier son texte qui parfois s'éloigne de ce qu'il se propose de traiter (tout le passage sur le commerce au Moyen-Âge est hors sujet). Améliorer la qualité des illustrations est l'autre point à l'ordre du jour de cette putative seconde édition (et vérifier les légendes, comme à la p. 88), tout comme faire un choix dans l'anglicisation ou la non anglicisation des prénoms.

Du point de vue du discours, le propos est indubitablement fouillé. Mais on sent des limites, difficiles à éviter quand on veut évoquer des comportements qui courent sur 26 siècles. L'Athènes classique n'est pas un sujet maîtrisé à fond (erreur sur le pourquoi de l'emplacement du Parthénon p. 33, sur le fait que ce ne soit pas un temple p. 51, sur la Pnyx p. 34 etc) et il généralise le gynécée à toutes les femmes des Athéniens (p. 34). On reste aussi dans le doute quand l'auteur explique la relation éraсте/éromène. Mais Sparte non plus ne sort pas de là sans bousculade, pas plus que Rome (Agrippa, un architecte républicain - ce qu'il ne faut pas lire - p. 93, ou la question de la curie et de l'assemblée sur le Forum Romain p. 115-116). R. Sennett se permet aussi de la condescendance envers Tite-Live (p. 94-95) mais confond parfois les sources avec leur interprétation (p. 72). Le passage de la voix au geste à Rome est par contre bien décrit (p. 116), tout comme l'influence paléochrétienne à Rome.

On le voit, l'Antiquité n'est pas le point fort de l'auteur, mais cela s'améliore par la suite, sans pour autant atteindre la perfection sur le Moyen-Âge (trop rapide sur les corporations et la disputatio scolastique, p. 204, tout comme sur la place du bain, p. 262-263). Si le passage sur la compassion à Paris et sur les jardins dans cette même ville sont d'un très grand intérêt, on sent l'auteur encore plus à son aise quand il est question de Venise et de son système de parage des étrangers et des Juifs. L'intérêt qu'on les Juifs dans le système du ghetto est particulièrement bien expliqué (p. 222-248), tout comme le lien entre la lascivité et les boucles d'oreille (p. 240). La partie sur les périodes moderne et contemporaine est clairement la plus maîtrisée (avec peu d'erreurs et vénielles qui plus est), mais si R. Sennett est bien optimiste sur la « marche des femmes » sur Versailles (p. 279) il est peut-être a contrario pessimiste sur l'amour des parents porté à leurs enfants sous l'Ancien Régime (p. 288, voir sur ce point le classique Histoire de la vie privée de Philippe Ariès). Les passages sur le corps qui souffre, sur le plan de New-York et la ville qui se détruit pour se reconstruire, ainsi que sur l'architecture révolutionnaire sont ici remarquables.

Malgré ses nombreux défauts, ce livre apporte beaucoup à la compréhension de la ville, surtout contemporaine, et comment l'individu s'y meut et est contraint par elle. Le propos, toujours d'une grande clarté et très organisé, s'étale sur près de 380 pages avec des illustrations dans le texte, auxquelles il faut ajouter une bibliographie fournie et un index. La constatation finale, qui veut démontrer que la ville occidentale moderne, sous l'influence du capitalisme, prive l'individu de ses sens et mène à la passivité ne semble pas pouvoir être entièrement démentie dix-sept ans après la publication de l'ouvrage. C'est sur cette tonalité sombre que s'achève ce stimulant ouvrage. Mais la modernité et/ou la post-modernité ne sont-elles qu'aliénation ?

(beau rappel de la frontalité romaine, dirigeant le regard et le corps, p. 113 - 7)

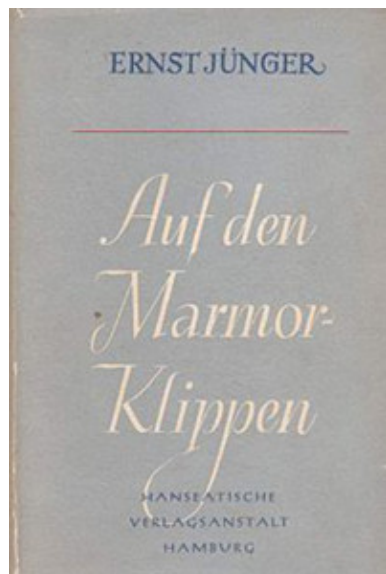
par [spurinna](#) @ 25.03.14 - 23:27:39

<http://casalibri.blog.fr/2014/03/25/flesh-and-stone-18051366/>

Auf den Marmor klippen

Roman allégorique de Ernst Jünger.

Existe en français sous le titre Sur les falaises de marbre



Avant la décision, les esprits se réunirent comme les médecins autour du lit du malade. (p. 96)

[] *Aussi je me jurais à moi-même devant cette tête, que dans le futur je tomberais plutôt seul parmi les gens libres que d aller au triomphe parmi les valets. (p. 120)*

Dans un pays de cocagne (mais pas sans lien avec le monde réel) appelé Marina vivent deux frères, anciens combattants et passionnés de botanique. Au-delà des falaises de marbre au nord de la retraite qu occupent les deux frères, Erio le fils du narrateur et Lampusa la cuisinière, s étend la Campagna avec ses tribus d éleveurs, qui donne accès à la forêt appelée Maurétanie.

La première partie du roman décrit une vie faites d insouciance et de passion, entre soirées autour de verres de vins, recherches botaniques, chants d oiseaux et rencontres de personnages marquants et complexes (le père Lampros, Belovar le chef de tribu, le jeune prince de Sunmyra, Braquemart l aventurier). Mais le pouvoir du Forestier grandit en Maurétanie (seconde partie), accompagné d exactions. La bataille devient inévitable entre les forces du Forestier et la tribu de Belovar qu accompagne le narrateur, et suite à la défaite, la Campagna et la Marina sont dévastées. Le héros et son frère se réfugient à Alta-Plana, qu ils avaient combattu quelques années auparavant, et y trouvent la paix.

Il y avait un certain temps que je souhaitais lire un autre livre de Ernst Jünger, très longtemps après avoir lu Orages d acier et en avoir été plutôt marqué, et l année du centenaire du début de la Première Guerre Mondiale semblait un prétexte adéquat. Le changement d ambiance est bien entendu total. Le combat est ici réduit à quelques pages et ne forme en rien le centre du livre, qui par ailleurs ne semble pas faire appel à des souvenirs personnels (on se bat encore avec des flèches dans le livre). Des éléments personnels ne sont toutefois pas absents, si l on considère la passion entomologique et botanique qui anime l auteur et qui affecte aussi le narrateur, grand admirateur de Linné qui est cité à de nombreuses reprises. Le personnage du frère pourrait être à rapprocher du frère de l auteur, romancier lui aussi.

La première partie du roman, qui décrit la Marina, les falaises de marbres, le monastère et le jardin du père Lampros, la Campagna et le chef Belovar, est l occasion de faire des portraits fouillés de personnages complexes tout comme de montrer l attachement des habitants de la Marina au calme, au raffinement, à l ordre et à la tradition, comme de montrer que le narrateur a aussi une histoire compliquée et donc que cette vie calme n est pas synonyme de sainteté ni de bisounourserie. Il est tout de même question de race de

seigneurs (p. 90) et de « Grande Mère fière de ce fils qui a bien fêté le sang » (p. 122). La seconde partie est parcourue par la peur, par l'attachement à certains artefacts qui finalement détournent la pensée du vrai danger (la lampe en cristal) et par la ruine irrémédiable (annihilant tous les repères) qui fait suite à une soudaine défaite aux allures de combat par procuration, de jeux du cirque et de double chasse à courre.

Il est difficile de voir à la lecture dans ce roman un manifeste antinazi, ce que beaucoup de critiques croient voir, où le personnage du Forestier est censé être Hitler ou Goering (un passionné de chasse). E. Jünger pour sa part déclare dans la postface écrite en 1972 que les lecteurs voient ce qu'ils amènent dans leur lecture. Mais peut-être que le lecteur a besoin de plus nombreuses que celles dont j'étais dotée (en plus d'une très bonne connaissance de l'allemand si ce roman de 130 pages est lu dans sa version non traduite).

Malgré les difficultés (les ornithologues seront avantagés), ceci est un roman d'une très grande qualité, au point de rencontre entre les romans naturalistes et psychologiques, qui aurait pu valoir à son auteur de très gros problèmes quand il est paru en 1939.

(la petite chanson en français dans le texte de la p. 109 ne manque pas de piquant 7,5/8)

par [spurinna](#) @ 01.04.14 - 20:36:04

<http://casalibri.blog.fr/2014/04/01/auf-den-marmorklippen-18118167/>

La pie voleuse

Livret de Giovanni Gheradini et musique de Gioachino Rossini.
Production de l'opéra de Francfort.

Parfois, les opéras finissent bien. Parfois même, les opéras finissent sans mort ! Mais c'est un état de fait que l'on retrouve tout de même le plus souvent dans l'opéra italien du début du XIXe siècle, comme ceux de Rossini.

Ninetta, servante chez Fabrizio Vingradito, est amoureuse du fils de ce dernier, Gianetto. Le même Gianetto doit revenir sous peu de la guerre, où se trouve aussi le père de Ninetta. Fabrizio promet à Ninetta qu'elle pourra se marier avec Gianetto mais l'épouse de Fabrizio semble faire obstacle à cette union. Dans la perspective de la fête, Ninetta doit briquer les couverts en argent et Lucia Vingradito, la femme de Fabrizio l'enjoint d'être attentive car une fourchette manque déjà. Gianetto arrive et il est suivi par le père de Ninetta, Fernando, qui est déguisé. Il explique à Ninetta être en fuite, condamné à mort pour désertion. Il charge sa fille de vendre des couverts en argent lui appartenant pour financer sa fuite. Apparaît le maire, à qui apporte une lettre l'informant de la désertion de Fernando. Ayant oublié ses lunettes, Ninetta lui fait la lecture et fait une description fautive du déserteur pour sauver son père. Mais ce qui intéresse le maire, c'est tout de même plus Ninetta que le déserteur et Fernando se dévoile presque quand il vient aider sa fille. Quand tout le monde part, une pie vole une cuiller. Ninetta vend des couverts à Isacco mais quand elle revient, Lucia remarque l'absence d'une cuiller. Le maire démarre illico une enquête, qui aboutit très vite à la condamnation à mort de Ninetta pour vol domestique.

En prison, Antonio le gardien se laisse convaincre de laisser Gianetto visiter Ninetta et de passer un message à Pippo, le garçon de ferme. Le maire revient après de Ninetta ait pu convaincre Gianetto de son innocence. Le maire propose la liberté à Ninetta si elle cède à ses avances. Elle refuse. Le maire parti, Ninetta confie la mission de vendre sa croix en argent pour donner l'argent à son père. Puis Ninetta est jugée et condamnée à mort. Fernando, qui tente de la sauver est pris et envoyé lui aussi en prison. Arrive au village Ernesto, ancien compagnon de Fernando et porteur d'un pardon royal pour ce dernier. Il demande son chemin à Pippo, mais la pie vole la monnaie d'argent qu'Ernesto lui donne. Poursuivant la pie, Ernesto et Pippo découvrent tout ce que la pie a volé. Ils font sonner les cloches, avertissent les villageois de l'innocence de Ninetta, mais une détonation retentit. Tous pensent qu'il en est fini de la jeune femme mais Ninetta revient vers le village, vivante. Tous se réjouissent, sauf le maire qui prend connaissance du pardon royal.

Le plateau est constitué d'un mur concave, avec du papier peint à l'ancienne, percé de plusieurs portes. Une pièce de maison est poussée sur scène par moments, et cet élément peut être réorienté selon le besoin pour montrer l'arrière. Le dispositif scénique est donc plutôt léger, sans pour autant être dépouillé. Au niveau des costumes, les personnages sont habillés dans un esprit XIXe siècle, tandis que les figurants et le chœur se trouvent dotés de vêtements au croisement des amish, de juifs orthodoxes ou des colons britanniques en Nouvelle Angleterre, type « habitants de Salem ». Les soldats sont plutôt à rapprocher de militaires du milieu du XIXe. La mise en scène a démarré de la plus mauvaise des manières qui soit, en dénaturant l'ouverture avec une mise en scène qui voulait faire un parallèle entre la Pie voleuse et les Oiseaux de A. Hitchcock.

Le metteur en scène a voulu occuper les choristes en leur faisant presque danser la macarena avec leurs bras ou en faisant faire les olibrius sur des chaises tout au long de la pièce, pour des effets dispensables et gratuits et avant tout incompréhensibles (Pippo a aussi eu son lot d'idées saugrenues). L'orchestre n'a pas évité certaines imprécisions, qui ont presque viré au flottement et au problème d'équilibre, mais au final l'orchestre était dans l'esprit. Au niveau du chant, Ninetta a bien assumé son rôle de premier plan, Gianetto était un peu court, le maire un peu au-dessus du lot, Fernando bien présent et plein d'émotion, le juge assez moyen tout comme Antonio le géôlier.

Une bonne soirée en définitive, surtout que les duos et les trios ont été chantés d'une main de maître, et c'est

une partie du sel de cette pièce.

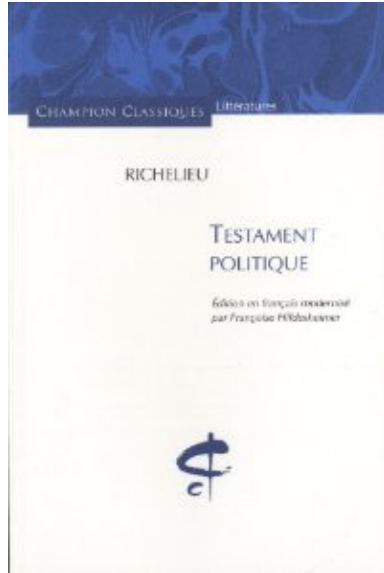
(ce buste de la justice qui descend vers la scène, c'était de la récup d'un autre spectacle ? 6,5/7)

par spurinna @ 07.04.14 - 22:50:42

<http://casalibri.blog.fr/2014/04/07/la-pie-voleuse-18183910/>

Maximes d'Etat ou Testament politique

Essai historique et conseils politiques de Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu.



Principal ministre de Louis XIII, Richelieu est un personnage historique affublé de quelques gamelles, dont celles d'avoir usurpé le pouvoir royal ou d'être de la plus extrême fourberie et cruauté, l'œuvre d'Alexandre Dumas n'ayant pas fait grand-chose pour lui éviter cette image détestable. Mais en réalité, Richelieu a craint tout le temps où il était aux affaires d'être congédié par le roi, ce qui a failli se produire plusieurs fois, notamment lors de la célèbre journée des Dupes (10-11 novembre 1630). Le cardinal n'était pas sans ennemis, comme l'était le roi, et c'était parfois même les mêmes. De même qu'il se sait pas universellement aimé, le cardinal se sait aussi mortel. Aussi dans la perspective où il venait à décéder avant Louis XIII, Richelieu rédige (ou plus sûrement dicte, car s'il écrit il fait aussi beaucoup écrire pour lui) un testament politique qu'il doit pouvoir éclairer le souverain après sa mort (la teneur rend le roi comme unique destinataire comme quasi certaine). C'est effectivement ce qui se passe le 4 décembre 1642 et le cardinal, sur son lit de mort, donne vraisemblablement le manuscrit dudit testament au roi (sur ce point, p. 25).

L'ouvrage est présenté par une introduction d'excellente facture faite par l'éditrice, Françoise Hildesheimer, une spécialiste de Richelieu. Cette introduction détaille l'histoire des manuscrits, le rapport de Richelieu à l'écriture et la question de l'authenticité. Une bibliographie conclut ces remarques préliminaires. Le Testament quant à lui est bâti en deux parties, qui en forment trois en réalité, puisque la première peut être subdivisée en deux de façon thématique. Passé la dédicace au roi et la table des matières, Richelieu commence par un exposé historique qui va de 1624 à 1642 (soit la période où Richelieu est au Conseil royal), considérant tant les affaires intérieures qu'européennes, où la France intervient dans la Guerre de Trente Ans (1618-1648) mais aussi contre l'Espagne à partir de 1635 (Traité des Pyrénées en 1659). Les trois chapitres suivants traitent à tour de rôle de la réforme des trois ordres que compte le royaume (Eglise, noblesse, tiers ordre), à chaque fois en plusieurs sections. La seconde section sur la noblesse argumente pour la fin de la pratique du duel par exemple (souvenez-vous des Trois Mousquetaires). Le cinquième chapitre parle de l'Etat lui-même (chaque partie de l'Etat dans la fonction qui lui est assignée, triennalité dans la rotation des gouverneurs, condamnation des survivances), puis le chapitre suivant est un portrait du roi accompagné de conseils sur et qu'il lui faudrait améliorer avant que l'auteur ne discours sur la Maison du roi dans le septième chapitre. Cette première partie s'achève sur de nombreuses considérations sur le Conseil du roi (composition, fonctionnement).

La seconde partie est sensiblement plus courte que la première et est plus centrée sur les principes de gouvernement. Ainsi le premier chapitre a pour thème le règne de Dieu comme fondement du bonheur d'un Etat, le second la Raison comme base de conduite, le troisième que les intérêts publics doivent l'emporter sur

les intérêts privés, le quatrième la nécessité de la prévoyance, le cinquième que peines et récompenses sont nécessaire à la conduite des affaires de l'Etat, le sixième la nécessité de relations diplomatiques continues, le septième les avantages de mettre les bonnes personnes aux bons endroits et le huitième des flatteurs et de la nécessité de les éloigner du roi. Le neuvième chapitre est plus long que les précédents et divisé en huit sections décrivant en détail la puissance du prince. Le dernier chapitre est une conclusion qui rappelle que l'abus de puissance est lui aussi très nocif et va à l'encontre des charges de l'Etat.

En fin de volume, F. Hildesheimer a ajouté une chronologie avec l'histoire culturelle en regard de l'histoire politique de 1624 à 1643 et deux index. Le tout atteint presque les 330 pages de texte.

L'abord de ce livre n'est pas sans quelques difficultés. La première de celles-ci est incontestablement la langue, car même si le texte est ici présenté dans une graphie moderne, certaines tournures de phrases sont un peu perturbantes le temps que la mécanique sous-jacente soit acquise. La seconde est d'ordre contextuelle. Malgré les nombreuses et très bonnes notes infrapaginales, il peut être difficile pour le lecteur de se repérer parmi certaines allusions si l'histoire du premier XVII^e siècle n'est pas un peu maîtrisée. Le passage sur la fiscalité est de ce point de vue extrêmement redoutable (p. 307-328) et mettra la volonté du lecteur à l'épreuve.

L'apport de l'ouvrage est important. On y voit un Richelieu très franc avec le roi (son portrait psychologique p. 181-189), conscient de ce qu'il n'a pu réaliser, faisant des comparaisons « constitutionnelles » et qui voit sur le long-terme. Il s'appuie sur de nombreux ouvrages pour construire son propos (par exemple avec l'auteur latin Ammien Marcellin p. 329 dans le passage sur le cur des sujets et son rapport à la puissance). Les conseils qu'il prodigue sont parfois des lieux-communs mais ils le sont dits avec une grâce certaine et toujours avec une grande clarté (comme c'est aussi le cas quand il expose les quatre axes qui furent ceux de son ministère p. 52-53). L'auteur est parfois misogyne aussi (p. 256-257), mais il est vrai que la reine Marie de Médicis ne le portait pas dans son cur

Richelieu s'essaie aussi avec une réussite confondante à la psychologie sociale en portraiturant les sujets du roi (p. 268-273). Pour Richelieu, le Français est entre autres léger, trop peu constant dans les efforts, peu patriote, indiscipliné si mal commandé mais fidèle au roi et courageux. Certains traits pourraient peut-être encore être d'actualité

(Richelieu était bien proche de ce Voltaire qui l'a tant attaqué quand il souhaite que au grand jamais tout le peuple soit éduqué p. 135-138,5)

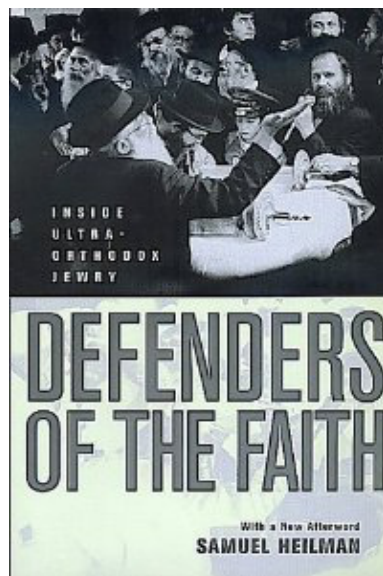
par [spurinna](#) @ 10.04.14 - 22:57:58

<http://casalibri.blog.fr/2014/04/10/maximes-d-etat-ou-testament-politique-18208217/>

Defenders of the Faith

Inside ultra-orthodox jewry

Essai ethnographique sur le judaïsme ultra-orthodoxe israélien par Samuel Heilman.



Existe-t-il encore aujourd'hui un Autre, quelqu'un qui suscite l'étonnement par son inclusion dans une société qui nous soit totalement étrangère comme l'a tant cherchée C. Levi-Strauss avant enfin de la trouver au Brésil ? On pourrait se dire que les communautés ultra-orthodoxes israéliennes d'origine ashkénaze font partie du lot. Ne sont-ils pas habillés comme au XIXe siècle ? Ne suivent-ils pas des maîtres spirituels héritiers de ceux qui étaient établis dans les campagnes d'Europe centrale et orientale de cette même période ? Ne vivent-ils pas dans des quartiers spécifiques, à l'écart du reste de la société israélienne, de ses institutions et parfois même les combattent durement ? Mais sont-ils si rétifs à la modernité, si peu conscients de ce qui les entoure ?

Comme beaucoup d'ethnologues, ce sujet est venu à S. Heilman (qui est sociologue à l'université de la ville de New-York) par intérêt intime. Un grand-père ultra-orthodoxe (haredim) qu'une mère souhaite évoquer en le mettant en contact avec un rabbin de cette mouvance en Israël et voilà qu'il met le pied dans un monde fantasmé mais pas pour autant fermé.

Le livre commence avec un prologue expliquant le pourquoi du livre, puis démarre avec une description du mikveh, le bain purificateur, que l'auteur décrit avec ses utilisateurs avant le début du shabbat. Le second chapitre est purement historique. Il y décrit avec une grande clarté comment l'ultra-orthodoxisme est né et sa principale subdivision entre hassidisme (accent porté sur l'expérience mystique à l'origine) et misnagdisme (accent porté sur l'étude). Ce chapitre éclaire aussi ce qui réunit aujourd'hui ces deux courants en Israël, en quoi ils sont moins distants l'un de l'autre qu'ils le furent et quelle guerre culturelle ils mènent contre les autres courants du judaïsme. Le chapitre suivant traite de l'organisation communautaire, tandis que le quatrième rentre de plein pied dans le sujet en décrivant la bar-mitsvah du fils du rabbin de Belz. Revenant dans la synagogue de Belz pour Hanoukka dans le cinquième chapitre, l'auteur assiste à l'allumage d'une bougie par le rabbin, puis dans le chapitre suivant, assiste au repas rituel de shabbat (tish) dans la même synagogue.

Le septième chapitre est un chapitre qui ne raconte pas un évènement mais est le fruit d'une discussion. Dans ce cas c'est un entretien avec un journaliste haredi (connecté à internet avant 1992 !) qui permet de définir comment se voient les haredim, ce qu'ils sont et ce qu'ils ne sont pas (pas des américains notamment). Le thème de l'expression de ce qui n'est pas haredi selon les haredim se poursuit dans le chapitre suivant quand il est question des déguisements des enfants pour Pourim. Le neuvième chapitre est centré sur un pèlerinage

auprès de la tombe d'un grand rabbin en Galilée, prétexte à rompre la routine de la vie haredi. S. Heilman revient ensuite aux rituels en dépeignant le troisième repas du shabbat chez les Reb Arelach et comment s'exprime une certaine rébellion à l'intérieur de la secte au cours de ce repas. Les sept chapitres suivants sont consacrés à l'éducation, des enfants adultes en passant par le rôle central du maître de l'école talmudique, la yeshiva. Les rites de passage ne sont pas oubliés dans les chapitres suivants, avec les fiançailles, le mariage et l'enterrement. Le livre s'achève sur trois chapitres plus isolés qui ont pour thématique l'écriture murale, le sexe et la place du scribe dans les communautés haredim. Un épilogue, les notes et un index complètent cet ouvrage de 360 pages de texte, malheureusement peu pourvu en illustrations, par ailleurs pas toutes pertinentes.

L'explication méthodologique par laquelle démarre le livre est d'un grand intérêt. L'auteur y explicite son choix, ou l'obligation pour lui, d'être à la fois en dehors et dans son sujet d'étude (p. 7), la conscience que cela aura des conséquences sur cette même étude et qu'il est des moments où la distance critique a été abolie (même si l'auteur montre aussi les difficultés qu'il a à entrer en contact avec certains groupes). S. Heilman est d'une grande clarté dans l'exposé des origines du haredisme et dans l'explication des différences entre ses différents courants (p. 14-21). L'antagonisme entre haredisme et sionisme, qui encore aujourd'hui est d'une criante actualité en Israël, est lui aussi très bien expliqué (p. 29 : combattre le sionisme car celui-ci veut faire d'Israël un pays comme les autres), même si le propos est ici peut-être trop généralisateur car chaque groupe a sa vision entre rejet, accommodation, voir colonisation !

L'étude parvient à son but en formant un portrait très nuancé d'une mouvance protéiforme qui si elle se pense comme une Diaspora en Israël, comme encore dans les ghettos d'Europe orientale autour des mêmes dynasties de rabbin et très critique envers les juifs sécularisés, participe néanmoins à la politique israélienne, observe la société qui les entoure et laisse entrer beaucoup de modernité dans un monde qui abhorre la nouveauté et considère que les ancêtres faisaient tout mieux (le tout dernier chapitre montre un contre-exemple avec les tefilim). Si Abraham, un saint homme aux pouvoirs surnaturels, a parcouru la distance entre Bersabée (Beer-Sheva) et Jérusalem en trois jours alors on met forcément plus aujourd'hui en voiture

Une connaissance minimale du judaïsme est cependant nécessaire pour la lecture de ce livre car jamais il n'aborde ce genre de bases. Une connaissance de l'allemand est un plus pour comprendre les mots en yiddish qui sont certes traduits mais de manière incomplète. La lecture est très plaisante et le propos est très documenté (quoique peut-être plus sociologique qu'ethnologique). Des découvertes à chaque page !

(encore un qui a un dictaphone dans sa poche p. 71 - 8)

par [@ 18.04.14 - 23:12:01](mailto:spurinna)

<http://casalibri.blog.fr/2014/04/18/defenders-of-the-faith-18274825/>

Empire

Essai historique sur l'empire britannique par Niall Ferguson.

Le royaume d'Angleterre a été un acteur un peu en retard dans la prise de possessions de terres du Nouveau Monde au XVI^e siècle. L'Espagne et le Portugal avaient pris beaucoup d'avance sur leurs autres concurrents, qui comble d'infortune ne trouvaient en Amérique du Nord pas les terres gorgées d'or qu'ils cherchaient. Aussi les Anglais s'orientèrent vers la piraterie, qu'elle soit sur terre ou en mer, et ainsi capter les richesses que les Espagnols et les Portugais convoyaient vers l'Europe. Ce n'est que plus tard, en ayant peu le choix de la zone géographique et très mal préparés, que les Anglais commencèrent à implanter des colonies de peuplement. Enfin de peuplement tout était bien modeste : le Mayflower en 1620 ne contenait que 105 passagers, dont la moitié seulement survivra au premier hiver, et de nombreux colons repartirent vers les îles britanniques parmi ceux qui arrivèrent les années suivantes.

C'est ce retard qui va façonner la manière dont va se former l'empire britannique entre le XVI^e et le XIX^e siècle (avant de prendre fin au milieu du XX^e siècle) et que l'auteur va schématiser à l'aide de figures qui symboliseront les phases de l'évolution de ce même empire : le pirate, le planteur, le missionnaire, l'administrateur, le banquier et le liquidateur. Mais ce schéma ne donne pas naissance au plan de l'ouvrage, car les figures centrales parfois se confondent ou ne se succèdent pas sans césure. Le premier chapitre est consacré à la question de ce qui a déterminé l'accession de la Grande Bretagne au rang de première puissance planétaire au XIX^e siècle et les débuts de la colonisation, par l'intermédiaire de dissidents politiques et des différentes compagnies commerciales (type Compagnie des Indes, dotée d'une armée privée). Le second chapitre, centré sur l'émigration britannique, commence par rappeler que la première des colonies britannique est l'Irlande (Henri VIII est roi d'Irlande en 1541) avant de détailler le sort des colonies dans le Nouveau Monde, aux Antilles et en Australasie. Mais cette migration « blanche » est accompagnée d'une migration « noire », totalement involontaire, elle.

Le troisième chapitre aborde la volonté de britanniques d'exporter la foi chrétienne dans les colonies, avec des succès divers mais toujours avec difficultés. On y croise une célébrité du XIX^e siècle, le missionnaire et explorateur Livingstone. Le chapitre suivant explique le fonctionnement de l'Inde, où quelques milliers de Britanniques administrent un ensemble qui va du Pakistan à la Birmanie et de Ceylan à l'Himalaya. Mais cela réclame du doigté, comme le montre la Grande Mutinerie des Cipayes qui secoue le sous-continent et démarre avec une rumeur de graisse de porc dans les chargeurs de fusil, contraire à la religion hindoue. Le chapitre suivant, tout en montrant comment le Royaume Uni prend possession de l'Égypte et comment le Cap est unie à Alexandrie, décrit la machine de guerre britannique et l'effet dévastateur du différentiel technologique associé à une absence de frein moral quant au traitement par la destruction de résistances ou d'affronts. Ce chapitre décrit aussi l'arrivée de l'Allemagne sur la scène coloniale, la présence de l'empire dans la culture populaire britannique, l'appui bancaire aux opérations coloniales mais aussi la Guerre des Boers. Le dernier chapitre enfin veut décrire la fin de l'empire, à partir de la Première Guerre Mondiale, avec les difficultés en Inde, l'essoufflement de l'idée impériale au Royaume Uni, la lutte entre les empires qu'a été la Seconde Guerre Mondiale et la rapide décolonisation de l'Afrique. La conclusion résume les raisons du succès britannique, l'apport de l'empire à la culture mondiale, à l'économie et à la forme actuelle du monde, avant que l'ouvrage de 400 pages de texte et deux encarts iconographiques ne s'achève sur une bibliographie visiblement indicative rangée par chapitre et un index.

Si le début du livre peut sembler très à charge et culpabilisateur, une telle tonalité ne règne pas dans l'ensemble du livre qui est plutôt équilibré malgré quelques pointes de supériorité britannique (p. XXIV par exemple). L'auteur explique bien son objectif, qui n'est pas d'écrire une histoire de l'empire mais une histoire de « l'anglobalisation » (p. XXIV), ce que l'on pourrait presque prendre pour une tromperie du lecteur au vu du titre. Mais au final, la différence sera mineure. De plus, N. Ferguson assume et reconnaît la brièveté des explications qu'il donne dans son livre, mais on lui reprochera quand même une partie sur la

décolonisation beaucoup trop succincte (il n'est pas fait mention des guerres de décolonisation, du sort des colonies allemandes après 1918, mais les objectifs étatsuniens après 1939 sont détaillés) et trop mécanique. La partie sur la Nouvelle Angleterre est particulièrement rafraîchissante (voir piquante !) et rappelle le départ de 100 000 Loyalistes des Etats-Unis pour le Canada après la Guerre d'Indépendance (p. 100), la déportation des Québécois en Australie (p. 103), qui furent les passagers du Mayflower en 1620 (p. 62). En un mot, N. Ferguson n'adhère pas à la mythologie patriotique étatsunienne (p. 84-101).

Le cinquième chapitre démontre aussi très l'importance de la banque Rothschild dans la colonisation de l'Afrique (par exemple p. 284-285), une banque au centre d'un autre livre de N. Ferguson. La colonisation de l'Afrique est aussi l'occasion d'envoyer quelques piques aux ONG (p. 114) mais il n'est pas tendre non plus pour la répression de la Mutinerie des Cipayes (p. 152) qu'il compare au sadisme des SS.

L'ouvrage est vivant, bien agencé et se lit presque avec passion, malgré de petits défauts peut être attribuables à des informations non recoupées car en dehors du champ de l'étude, comme dire que l'Allemagne va du Rhin à l'Oder en 1900 (p. 293) ou à des simplifications quand l'auteur déclare que l'absolutisme méconnaît la propriété privée (p. 5). Par contre l'explication de la différence entre un empire (au centre de décision distant) et une république (de colons) pour les autochtones est assez intéressante (p. 109).

Ce livre est donc une excellente surprise, alors que l'on aurait pu craindre quelque chose de plus chaotique ou de trop rigide au vu de la complexité du sujet. De plus, il ne cherche pas à conduire le lecteur à des parallélismes anachroniques, ce qui est toujours agréable.

(comment ça John Smith n'est pas connu p. 60 ? Et Pocahontas hein ? 8/8,5)

par spurinna @ 01.05.14 - 00:05:10

<http://casalibri.blog.fr/2014/04/30/empire-18347361/>

Le combat comme expérience intérieure

Roman à fond autobiographique de Ernst Jünger.



Mais chacun peut prendre sur la guerre la position qu'il voudra, personne ne peut la nier. (p. 93)

Etant donné que la récente expérience jungerienne se est plutôt bien passée avec Sur les falaises de marbre, il était pas illogique de continuer dans le filon, mais cette fois-ci en revenant aux thèmes qui ont fait la célébrité de l'auteur badois. Le combat comme expérience intérieure, publié en 1922, est le fruit d'une réflexion qui associe la mise à distance avec l'expérience décrite (et Orages d'acier est sorti en 1920) et d'une appétence pour la philosophie qui se transforme en études universitaires en 1923 (brièvement semble-t-il).

Dans ce court livre (160 pages), l'auteur expose ce que ressent le combattant (qu'il distingue du soldat) non dans ses sens physiques mais au niveau psychologique et moral. Pour E. Jünger, la guerre est l'environnement naturel du combattant sans pour autant qu'il soit inaccessible à l'excitation et à la peur. De même, pour E. Jünger, le combat est le père comme il est le fils du combattant (p. 33). Le livre démarre sur un avant-propos, qui a pour but d'expliquer la problématique du livre : qu'est-il arrivé ? Qu'a été la guerre pour les hommes et eux pour elle ? Puis se enchaînent les chapitres : Sang, Horreur, La tranchée, Eros, Pacifisme, Bravoure, Lansquenets, Contraste, Feu, Entre soi, Angoisse, De l'ennemi et Veillée d'armes. Le sommaire seul renseigne déjà sur le fait que l'auteur va méthodiquement analyser (sans épuiser le sujet, comme il le sait lui-même) l'expérience du combat mais ce livre est pour autant aussi un roman, notamment car l'auteur fait abstraction des conséquences de l'offensive de juillet 1918 dans son dernier chapitre qu'il place à la veille de l'offensive (entre autres choses qui ne sont clairement pas autobiographiques).

La lecture est un plaisir, qui tient aussi de la traduction. Le plaisir est même plus intense par moments, comme par exemple aux pages 106 et 107 quand il parle du contraste entre la vie à l'arrière et au front. On retrouve ce même contraste si l'on compare le texte avec l'introduction rédigée par Pascal Bruckner qui est indigeste, pédante et se fourvoie dans un lyrisme abscons. C'est bien plus une péroraison qu'une introduction en fait.

C'est très clairement un ouvrage qui va à l'encontre de la victimisation des hommes sous l'uniforme entre 1914 et 1918 mais qui dévoile aussi un peu des ambiguïtés de l'auteur, constitutives de sa personnalité selon son biographe J. Hervier. Mais son expérience de la guerre est généralisable dans un sens, ce qui rend la lecture de ce livre d'un grand intérêt pour la compréhension de la Première Guerre Mondiale dans sa dimension mentale.

[T]ous les concepts sonnent creux lorsque se manifeste l'élémentaire, la colossale énergie qui toujours fut et

toujours sera, lors même que depuis longtemps auront disparu les humains, et les guerres avec eux. (p. 164)

(l'auteur est opposé au pacifisme, dont il distingue les fondements, mais il raconte pourtant une scène de fraternisation et la joie qu'elle procure p. 83-85 8)

par spurinna @ 05.05.14 - 23:22:32

<http://casalibri.blog.fr/2014/05/05/le-combat-comme-experience-interieure-18384315/>

Cultures of the Jews I

Mediterranean Origins

Essais historiques sur les cultures juives dans l'Antiquité dirigé par David Biale.



La série Rome avait montré, le judaïsme dans l'Antiquité ne se limitait pas au Pays de Canaan. Il ne se limitait pas non plus au pourtour méditerranéen ou aux territoires sous domination romaine, comme le montre cet ouvrage dirigé par David Biale et premier volume d'une série de trois traitants des cultures juives, de la sortie d'Égypte au judaïsme étatsunien. Chaque auteur dans cet ouvrage cherche à déterminer le degré d'interaction des Juifs avec leur environnement, juif comme non-juif, avec souvent à l'appui des artefacts montrant cette interaction.

La préface entre très vite dans le vif du sujet en décrivant le but la série qui démarre avec ce volume, en analysant un coffret en argent italien du XVe siècle où sont gravées des inscriptions en hébreux. Puis suit l'introduction, décrivant rapidement les chapitres qui vont suivre. Le premier chapitre est un peu à part puisqu'il est un globalement commentaire de la Genèse sous l'angle de la métaphore nationale dans la Bible. Pour l'auteur, Israël, conçu avec Abraham, naît avec la sortie d'Égypte (la séparation des eaux), puis passe son enfance turbulente dans le Sinaï puis accède à l'âge adulte quand le peuple a enfin le courage de ne plus regarder vers l'Égypte et de conquérir Canaan. Le second chapitre montre comment Israël partage une bonne partie du fond culturel commun du Moyen-Orient au début du premier millénaire avant J.-C., tout en rappelant que le judaïsme ne règne pas en maître indiscuté dans le Pays de Canaan et qu'il y a des échanges avec Ugarit aussi. Le troisième chapitre effectue un grand saut dans le temps, puisque l'on n'aborde pas la déportation d'une partie de la population de Judée vers Babylone mais que l'on passe directement aux conséquences culturelles de l'invasion suivante, celle d'Alexandre, avec un chapitre sur le judaïsme hellénistique. Le chapitre fait la démonstration que les Juifs, lettrés ou pas, se sont accommodés de la nouvelle domination, même si celle-ci était plus intrusive que la domination perse. A tel point qu'une tombe de rabbin est décorée comme pourrait l'être celle d'un Grec et que des lieux de prière sont dotés de mosaïque représentant une personnification du Soleil avec l'assentiment des rabbins (qui se baignent dans des bains avec des statues de Vénus aussi).

Le chapitre suivant est la suite logique de celui sur la période hellénistique, puisqu'il couvre la période romaine, où les choses sont plus compliquées puisque par exemple le Second Temple est détruit en 70 de notre ère. Il y est question des actions des Hasmonéens (la dynastie régnant sur la Judée), des sectes juives, du judaïsme commun, de la place du grec et de la naissance du judaïsme rabbinique. Le cinquième chapitre reste dans la romanité puisque qu'il concerne la culture juive confrontée à la puissance impériale installée à Constantinople. Le judaïsme rabbinique s'affirme, et ce de manière plus rurale qu'urbaine, avec en plus la montée en puissance de communauté babylonienne qui est hors de l'empire byzantin mais pas sans lien avec la Palestine (et relativement moins sujette à la pression chrétienne, du moins jusqu'à l'avènement de la dynastie sassanide). Le dernier suivant se concentre plus encore sur Babylone, et comment la communauté locale gère le fait de ne pas être en Palestine tout en rappelant que Abraham était originaire de Babylone, ses pratiques magiques qui intéressent aussi les Persans. Le dernier chapitre enfin dresse le tableau du judaïsme dans la péninsule arabique quand naît l'Islam. Les Juifs forment à cette période une grande partie de la population de l'Arabie et sont organisés en tribus eux aussi. Ils forment peut-être même la moitié de la population de Médine quand Mahomet s'y transporte. Se pose la question d'une culture commune avec les Musulmans (très divers et à la foi en pleine formation) et de savoir si Mahomet est le Messie. Une brève conclusion, centrée sur la thématique Diaspora/Terre-Sainte, conclut le volume.

Ce livre est avant tout une incroyable mine d'informations, que l'on peut apprécier qu'en ayant quelques

bases en histoire antique du bassin oriental de la Méditerranée. Les auteurs se permettent aussi des excursions d'un grand intérêt, tout en citant leurs sources à propos. On peut juste regretter l'absence de cartes plus nombreuses que les seules présentes (qui sont anciennes et pas scientifiques pour un sou), ainsi que le fait que les sources hébraïques ne soient pas plus présentées. On sort de la lecture avec une idée bien plus claire du judaïsme antique (ou plutôt d'une partie d'icelui) dans ce qu'il avait de divers, de toujours intégré dans une société non juive sauf à de rares moments et où l'idée de Diaspora peut aussi atteindre les Juifs qui vivent à Jérusalem. Il n'y a d'ailleurs pas obligatoirement de contradiction entre être Grec et être Juif, comme il n'y a pas forcément une envie de revenir en Palestine quand on vit loin d'elle. Le hébreu est partout conservé comme langue religieuse mais le grec, l'araméen, l'arabe ou la « yddischisation » de ces langues sont les langues de communication utilisées. Juifs comme non-Juifs font des emprunts aux pratiques de l'autre (on voit par exemple des textes qui comparent les mérites de ces deux législateurs que sont Moïse et Solon).

Le livre, et l'éditeur ne se cache pas dans sa préface, s'appuie sur une définition très large du concept de culture (il y a la limite des sources aussi) mais le résultat est très plaisant tout au long des 300 pages de texte, avec les notes et la bibliographie à la fin de chaque chapitre. De plus, les illustrations dans le texte sont heureusement en nombre suffisant et sont indispensables à la pleine compréhension du propos. Un très bon apport à la compréhension de l'histoire du judaïsme !

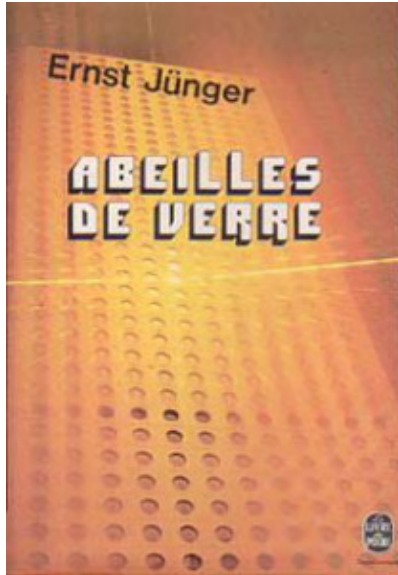
(faut bien suivre pour savoir qui sont les Gentils 7/7,5)

par [spurinna](#) @ 21.05.14 - 23:41:29

<http://casalibri.blog.fr/2014/05/21/cultures-of-the-jews-i-18506064/>

Abeilles de verre

Roman d'anticipation de Ernst Jünger.



Excellence humaine et perfection technique sont irréconciliables. (p. 159)

Avec une carrière aussi longue que celle de Ernst Jünger, il est compréhensible que ce dernier ne se soit pas contenté du style de ses débuts (le roman de guerre donc). Après Sur les falaises de marbre ([ici](#)) et la fin de la Seconde Guerre Mondiale, E. Jünger continue d'écrire et en 1957 sort les Abeilles de verre, un roman de 200 pages qui est traduit en français en 1971.

Dans ce roman, le capitaine Richard, démobilisé après un conflit dénommé « guerre des Asturies » se retrouve sans emploi pendant un temps assez long. Twinnings, avec qui Richard a été cadet dans une école de cavalerie, lui propose de rentrer au service des industries Zapparoni, dirigée par un homme énigmatique du même nom, et qui produit toutes sortes de robots ainsi que des films où jouent des robots plus vrais que nature. L'entreprise semble aux prises avec des problèmes de sécurité et elle cherche à les régler. Richard, qui se sait inadapté à cette société d'après-guerre, doute de pouvoir être l'homme fait pour le poste. Mais couvert de dette il accepte la proposition de Twinnings et est très rapidement convié aux industries Zapparoni, à l'écart de la ville.

Contrairement à ses attentes, Richard rencontre Zapparoni en personne (mais on est là pratiquement à la moitié du roman !), avec qui la conversation s'engage autour de questions relatives à la reddition d'un groupe d'homme dans une guerre. Les deux hommes ne sont pas sur la même longueur d'onde mais Zapparoni souhaite poursuivre l'entretien et demande à Richard de l'attendre dans le jardin, le temps de régler une affaire. Mais ce jardin est pour le moins inhabituel, et loin d'être sans danger.

Au début du roman, on peut penser que E. Jünger ne s'éloigne pas tant que cela de ses marottes. Encore un ancien combattant qui s'y connaît en insectes (p. 192). Mais même si l'on peut éventuellement voir quelques parallèles avec la vie de l'auteur, ce roman n'a rien de l'autofiction. Il est même au premier abord assez étonnant quant à son thème premier, la robotique, ce qui le place non loin des auteurs de l'Âge d'Or de la Science-Fiction (Asimov fait paraître son premier roman sur les robots en 1950, soit sept ans avant celui-ci). Il en profite même pour décrire le nuage informatique (p. 150). Comme dans Sur les falaises de marbre, l'auteur truffe son texte de très nombreuses références culturelles ou philosophiques (par exemple Gulliver p. 133, la prodigalité d'Auguste le Fort p. 147, l'Illiade p. 158 ou le graveur Callot p. 151) qui montrent aussi sa francophilie. Malheureusement, une traduction un peu datée casse certains des effets que souhaite faire l'auteur et semble affecter la compréhension de certains passages plus philosophiques du roman.

Ce roman a évidemment un fond nostalgique, mais il ne tombe pas dans le « c'était mieux avant » car si le héros est un inadapté social, il l'est dans une société dont on sent bien qu'elle est policière, peu démocratique, fruit de deux conflits apocalyptiques. Le passé n'est donc pas sans taches (on pense très clairement à avant 1914), tout comme le héros convient de ses propres mauvais choix et échecs (reste à savoir si ce même héros sort de son défaitisme ou s'il fera œuvre pour la communauté en organisant la nouveauté technologique, comme il en est question dans le Dossier H consacré à E. Jünger dirigé par P. Barthelet - et à la grande parenté avec l'œuvre philosophique de son frère Georg Friedrich). Quant à l'avenir, le héros craint l'automatisation de l'homme et la technicisation totale de la guerre au travers de robots transformées en armes. Tout cela fait un roman très plaisant, toujours aussi bien écrit et qui réserve de agréables surprises.

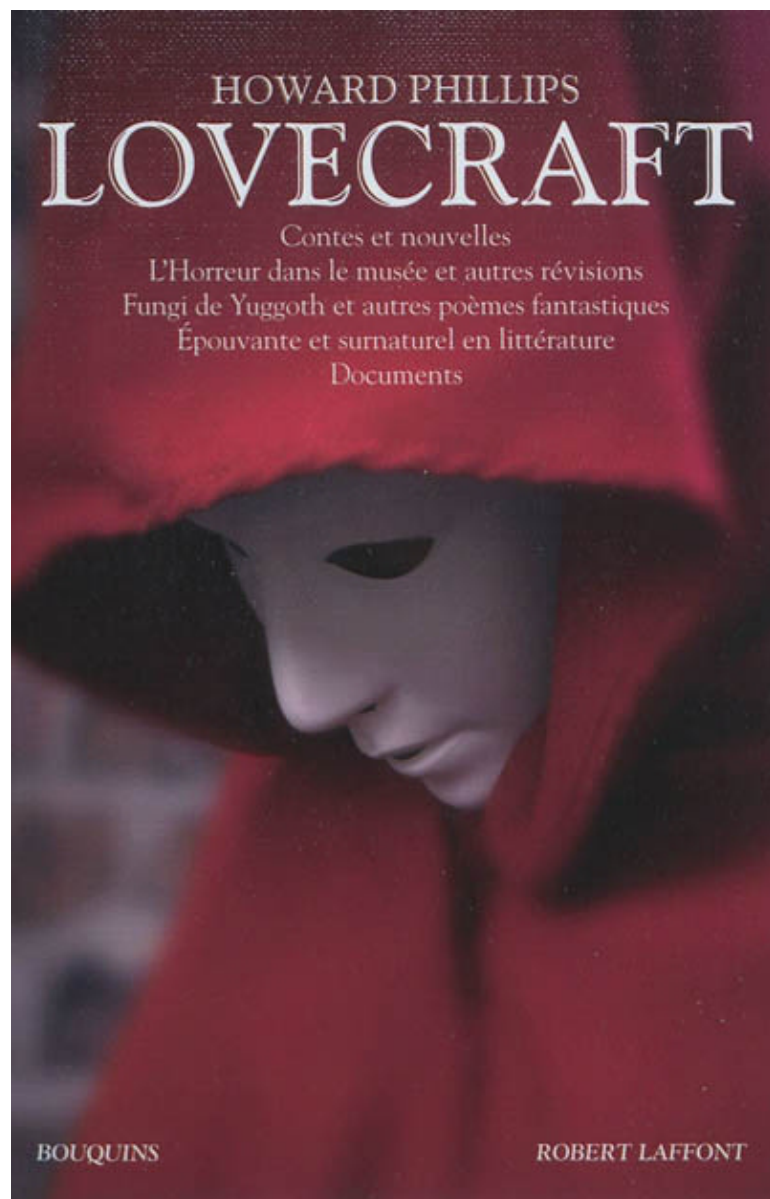
(pour les descriptions de mutilations, on sent le métier p. 73 - 7,5/8)

par spurinna @ 29.05.14 - 23:40:51

<http://casalibri.blog.fr/2014/05/29/abeilles-de-verre-18560550/>

Oeuvres II

Nouvelles, poésies, essais et documents sur et de Howard Phillips Lovecraft, édités et présentés par Francis Lacassin et François Truchaud.



Le premier tome de la série avait abordé ce qui est sans contestation possible la partie la plus connue de l'œuvre de H.P. Lovecraft, le Mythe de Cthulhu. Ce second tome, pas moins massif que le précédent (et c'est peu de le dire, avec plus de 1300 pages !), continue dans l'exploration méthodique des productions du Maître de Providence.

Le volume est divisé en cinq parties nettement démarquées, à chaque fois introduites par plusieurs pages de contexte mais aussi d'analyse. La première de ces parties rassemble des contes et des nouvelles, au nombre de 32, parmi lesquels Par delà le mur du sommeil, La tourbière hantée, Je suis d'ailleurs, La Musique d'Erich Zann, Herbert West, réanimateur, Les rats dans les murs et Horreur à Red Hook. La seconde partie est une collection de textes que H.P. Lovecraft a soit coécrit, soit révisé, c'est-à-dire qu'ils les a très souvent améliorés et que l'éditeur considère comme en grande partie de sa main. Il y a 35 textes dans cette partie, avec à de rares occasions le manuscrit original ou un commentaire de H.P. Lovecraft. La partie suivante est celle des poésies, qui sont divisées en deux sections, celle de la série Fungi de Yuggoth qui est liée au Mythe

de Cthulhu, et les autres, qui vont de v ux de Noël à l ode féline. La quatrième partie est constituée d une unique uvre, l ébauche d histoire du genre fantastique en littérature dans le monde. Enfin, la dernière partie est consacrée aux textes qui furent écrits par ses amis (dont son ex-femme) suite à la disparition de l écrivain dans le but de perpétuer son souvenir, sur Providence et la Nouvelle-Angleterre (là encore les amis) et de courts textes non fantastiques dont un qui veut démontrer pourquoi il faut préférer les chats aux chiens. Une bibliographie conclut le volume.

Il faut le dire d entrée, c est long Et le fait devoir segmenter la lecture se fait assez vite ressentir si l on ne veut pas être gagné par la lassitude. La pression de ladite lassitude est de plus très accentuée dans la seconde partie, celle des révisions (ce qui faisait vivre H.P. Lovecraft). Le monde romain ne semble pas beaucoup mieux maîtrisé que ce qui avait été montré dans le premier tome dans Le Peuple Ancien.

Cependant la lecture recèle de pépites, comme par exemple Le Temple, qui voit un sous-marin allemand de la Première Guerre Mondiale découvrir l Atlantide (avec son officier noble et orgueilleux comme de juste et son marin alsacien). On voit dans cette même nouvelle que le mot « aryen » est souvent (mais pas constamment non plus) utilisé par l auteur (p. 1311 par exemple). Cette particularité est expliqué par la suite par son ex-femme, quand elle parle des préjugés de H.P. Lovecraft et de l admiration de ce dernier pour A. Hitler (p. 1213) et dont il semble qu il ait lu Mein Kampf. Précisons que l ex-femme était elle-même de confession juive et d origine russe (ce fait ne semble avoir eu aucune influence dans leur divorce), ce qui ne manque pas de piquant quand on sait comment l Etranger est généralement dépeint dans l uvre de Lovecraft s il n est pas un des tous premiers colons de la Nouvelle-Angleterre (et la nouvelle Horreur à Red Hook est sans conteste la plus xénophobe de toutes) De manière générale, les témoignages sur la vie de H.P. Lovecraft sont d un grand intérêt pour la compréhension de son uvre et éclairent particulièrement les liens qu il y a entre les voyages exploratoires qu il effectue dans toute la Nouvelle-Angleterre et les descriptions qu il fait par la suite.

Ce second volume est clairement moins accessible que le premier et laisse craindre une évolution qui mettra le dernier tome loin de la portée du simple lecteur intéressé. Mais nous nous y attaquerons tout de même !

(tout de même, Fungi de Yuggoth, c est quelque chose 6)

par spurinna @ 03.06.14 - 23:19:09

<http://casalibri.blog.fr/2014/06/03/oeuvres-ii-18584529/>

Pourquoi l'Amérique nous espionne ?

Essai sur la National Security Agency et son action dans le monde par Olivier Chopin.



Les articles dans la presse mondiale qui ont accompagné la fuite de Edward Snowden vers Hong-Kong puis vers la Russie (en attendant une autre destination qui tarde à se préciser) n'ont pas révélé à l'opinion mondiale l'existence de la National Security Agency (NSA) mais ont tout au plus rappelé son existence qui jusqu'à présent ne dérangeait que peu de monde et dont les gens qui s'intéressaient à la question se doutaient bien pour une bonne partie des « révélations ». Mais ce qui ne choquait quasiment personne hier scandalise aujourd'hui à grande échelle et c'est ce qu'essaie d'expliquer O. Chopin en apportant divers éclairages dans ce court ouvrage de moins de 100 pages.

O. Chopin entreprend de répondre à la question du titre en sept chapitres qui sont autant de réponses, avec une introduction, une conclusion et des annexes. L'introduction démarre avec beaucoup d'esprit avant de rappeler le contexte à partir de juin 2013 jusqu'aux scandales politiques qui secouent l'Allemagne et le Brésil. Puis l'auteur passe aux réponses, toujours annoncées par un « parce que ». Le premier chapitre retrace l'histoire de la NSA, qui naît avec les opérations visant à casser les codes des pays de l'Axe. Mais comme avec la Guerre Froide, il ne fallait pas dévoiler quels avaient été les moyens de la victoire (surtout au niveau naval), les opérations de décryptages et les entités qui les ont menées restent secrets. Et bien évidemment, l'Ouest s'attaque d'abord aux codes de l'Est (et vice-versa). La NSA n'a d'existence légale qu'à partir de 1974, et encore, parce que le gouvernement américain est poussé à la reconnaissance par un livre de révélations. Le second chapitre montre que malgré des révélations continues depuis 1974 (et des films aussi), les opinions mondiales et nationales n'étaient pas intéressées par la thématique jusqu'en 2013. Le troisième chapitre montre le lien entre la NSA et Internet et comment ce dernier est représenté aux États-Unis (c'est-à-dire essentiellement comme leur création).

Le quatrième chapitre aborde le point des méthodes, des moyens et des résultats de la NSA avant de décrire le positionnement de l'agence dans sa lutte contre le terrorisme (chapitre cinq), ce qui entraîne une relation ambivalente avec d'autres services dits « amis » ou « neutres ». Le sixième chapitre pose la question de tout savoir, de l'intérêt que ça a pour une agence et si la tendance va aller en s'accroissant. Le septième et dernier chapitre quant à lui rappelle que si la NSA amasse beaucoup de données, en traite aussi beaucoup, ce n'est pas le seul service de par le monde à faire du renseignement électromagnétique. La conclusion rappelle la différence entre causalité et corrélation, les limites des révélations de Snowden (surtout sur les concurrents des Etats-Unis) et finit sur les règles encore à venir du combat dans le cyberspace.

Ce livre est très clairement trop court. Il se dévore. On aimerait en savoir plus, aller plus profondément dans de nombreux thèmes que l'auteur aborde mais où il explicitement se limite (au hasard p. 84, sur la signification du choix des révélations de Snowden). Le ton du discours est admirablement choisi, ni trop cynique, ni versant dans l'amoralisme, ni au contraire militant ou encore indigné. Scientifique, si l'on passe les effets de styles dont on sent bien que l'auteur utilise pour son plaisir propre. O. Chopin a aussi le mérite dans le texte comme dans les annexes de montrer la prégnance du thème de l'espionnage (humain ou électronique) dans la culture occidentale contemporaine en avançant des exemples tirés de fictions littéraires, films et séries.

Petit texte mais costaud !

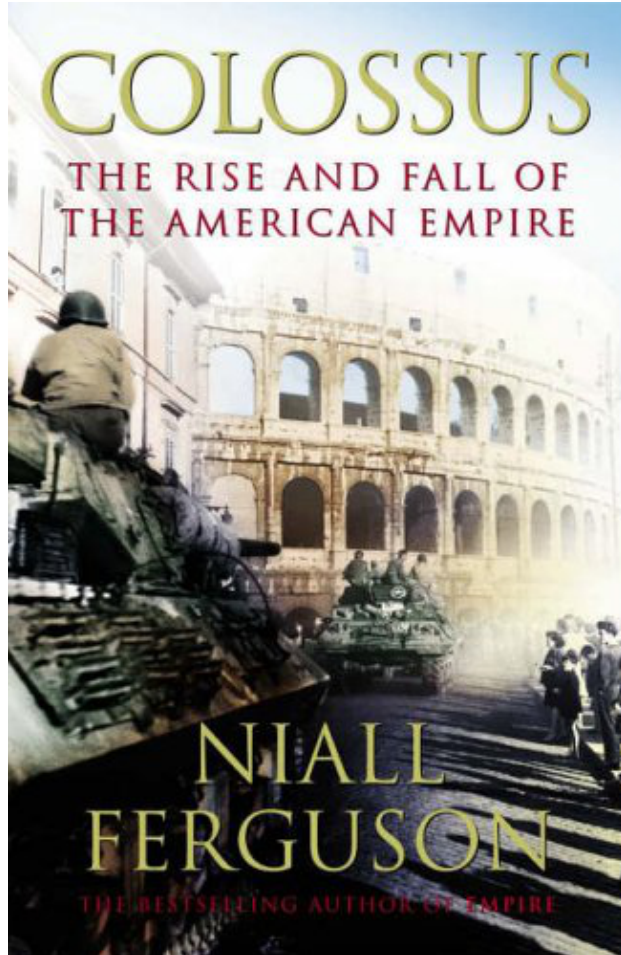
(O. Chopin donne envie de lire John Le Carré 8,5)

par [spurinna](#) @ 10.06.14 - 22:36:02

<http://casalibri.blog.fr/2014/06/10/pourquoi-l-amerique-nous-espionne-18643565/>

Colossus

Essai historique de Niall Ferguson.



Le Empire de N. Ferguson nous avait enthousiasmé et le petit passage, frais, presque caustique sur la Guerre d'Indépendance étatsunienne, nous avait non seulement donné envie de lire autre chose de cet historien, mais en plus quelque chose sur les Etats-Unis. Le choix était plus que restreint, puisqu'un unique ouvrage correspondait aux termes de la recherche : Colossus.

Ce dernier, un fort beau bébé de près de 300 pages grand format, narre la puissance étatsunienne en deux parties assez égales. La première partie détaille la formation de l'Empire étatsunien. Le premier chapitre est consacré aux limites de cet empire, avec un impérialisme qui voit ses premières manifestations en Amérique du Nord dès la naissance de la république américaine. Les Indiens n'étaient pas vraiment des pièces importantes dans les plans des Pères Fondateurs, qui ne manquent pas d'idées de grandeurs. Puis les Mexicains firent les frais de l'appétit de terres des états fédérés. Une fois le Pacifique atteint, l'avancée continua jusque sur l'autre rive de cet océan, les Philippines devenant une colonie au début du XXe siècle. A cette époque, les Caraïbes sont déjà sous une très forte domination étatsunienne. Dans le second chapitre, le lecteur peut constater que les intérêts stratégiques se doublent d'intérêts moraux et religieux et que les Etats-Unis souhaitent exporter la démocratie bien avant la fin du XXe siècle, mais sans pour autant occuper le terrain pendant de longues années (par conviction anti-impérialiste) ou seulement se lier par traité (rejet du Traité de Versailles par le Sénat). Cet anti-impérialisme était néanmoins dirigé, comme après 1945, quand Roosevelt encourage les décolonisations tout en occupant l'Allemagne et le Japon et en intervenant massivement en Corée et au Vietnam.

Le troisième chapitre aborde les relations entre les Etats-Unis et le Moyen-Orient, l'allié israélien mais aussi

le danger islamiste (l'auteur dit préférer l'appellation d'islamo-bolchévisme à celle d'islamo-fascisme, p. 121). Le quatrième chapitre, très justement intitulé « Splendide multilatéralisme » finit la première partie en analysant les relations entre l'Empire et les Nations-Unies, qui sont essentiellement sa création. L'Irak, la Somalie, Haïti, le Ruanda, la Bosnie et le Kosovo sont au programme. Puis de nouveau l'Irak (le livre est écrit au courant de 2003), avec l'Afghanistan. Le chapitre se termine sur la question de savoir si les Etats-Unis sont capable d'édifier un Etat, un thème qui reviendra par la suite dans l'ouvrage.

La seconde partie de l'ouvrage interroge d'abord les notions d'empire et d'Etat-Nation au XXe siècle, avant de passer à l'échec de la décolonisation, à la globalisation et à l'angloglobalisation (terme déjà trouvé dans Empire) et au libéralisme. Le chapitre suivant compare les pratiques anglaises et étatsuniennes en matières de maintien de troupes après les interventions (Egypte et Irak) : les Anglais promettent hypocritement un départ mais ne partent jamais, et Etats-Unis parlent de départ avant même d'être arrivés (même en considérant l'évolution des moyens de transport). Tout ceci a des conséquences sur la volonté de collaborer des gens sur place : Pourquoi se mouiller si le pouvoir effectif vous laisse tomber quand il part ? Etrangement, le septième chapitre cherche à savoir si l'Union Européenne est un empire naissant, un contrepoids pour les Etats-Unis. L'auteur développe les pour et les contre (mais depuis 2003, les choses ont grandement changées). Enfin, le huitième chapitre portraiture très brièvement la relation sino-étatsunienne, puis reparle de l'Irak avant d'analyser la possibilité pour l'Empire avoir et le beurre et les canons et l'Empire de la dette. Une lumineuse conclusion achève ce livre sur l'opéra et l'apolarité.

La filiation de ce livre avec Empire est claire, même dans les quelques défauts que ce dernier avait (l'histoire ancienne n'est toujours pas le grand truc de l'auteur, comme il le remonte au début du volume). Mais l'auteur sait aussi toujours écrire de manière claire, avec ces petites pointes d'acidité qui font la délectation du lecteur et rythment sa lecture. De plus il est difficile de sortir de cet ouvrage très dense quelques passages qui seraient plus maîtrisés ou plus stimulants, mais il nous semble que les passages sur McArthur (p. 89-93), sur le rapport entre Star-Wars et le Vietnam (p. 102) ou encore la critique de l'implication britannique en 2003 (p. 162). Mais l'auteur est parfois aveuglé par sa critique de la France (p. 149, p. 154, p. 254) et ne semble pas avoir bien compris comment fonctionne l'ONU et plus particulièrement son Conseil de Sécurité (p. 135), pas plus que l'OTAN, ni même la Suisse (p. 255). Mais il y a d'autres problèmes encore, et qui vont au-delà des quelques petites erreurs bénignes que l'on rencontre souvent (un livre écrit trop vite ?). Par exemple, l'auteur ne comprend absolument rien à la tactique irakienne de 2003, compare l'Union Européenne à Byzance sans définir de quelle Byzance on parle, avance que la France et l'Allemagne combattent moins l'extrémisme islamiste que les Etats-Unis, ou que les armées européennes sont bonnes pour le maintien de la paix. Ce genre de choses plombent sérieusement le livre.

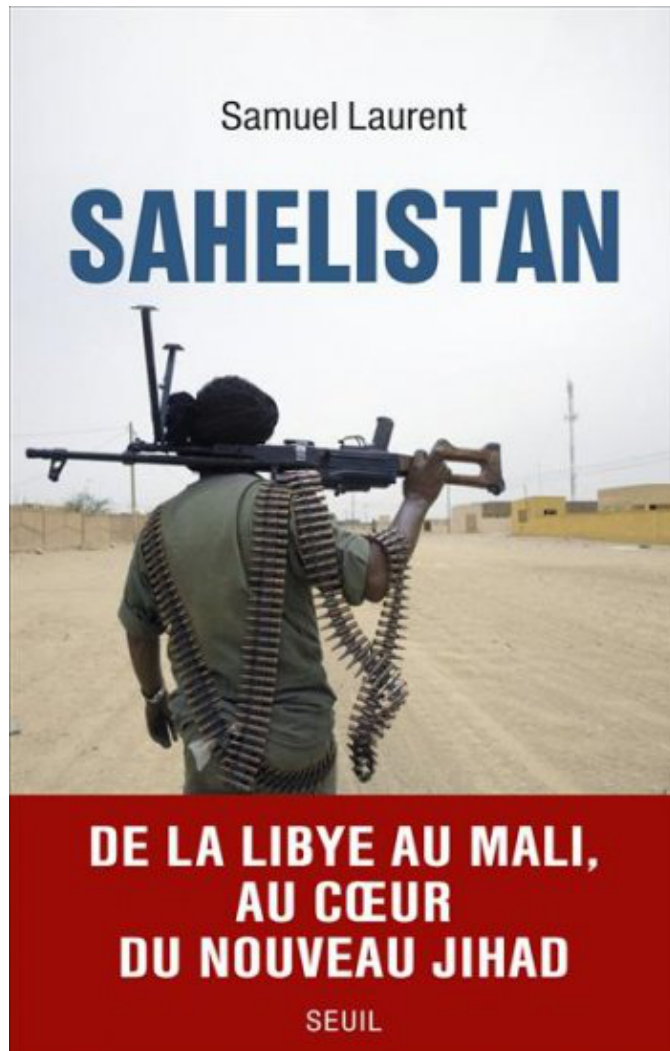
En définitive, le livre contient de bonnes amorces mais laisse l'auteur sur sa faim, surtout s'il espérait quelque chose approchant l'esquisse du sujet apparue dans Empire. Un livre laissant sans doute trop montrer les choix de politique internationale de l'auteur, qui ne s'en cache que peu : il souhaite un empire libéral pour la paix qu'il apporte. Ou doit apporter (en 2003, la Grande Bretagne serait la 3e cible des islamistes ah bon 6,5)

par spurinna @ 11.07.14 - 00:00:21

<http://casalibri.blog.fr/2014/07/10/colossus-18860913/>

Sahelistan

Récit de voyage par Samuel Laurent.



L'auteur fait un métier dangereux, même si l'intitulé de « consultant » ne le laisse pas voir. Peu au bureau et sans doute encore moins en costume trois pièces, Samuel Laurent parcourt des pays en guerre ou très déstabilisés pour le compte d'investisseurs afin de leur permettre de réaliser des investissements risqués mais rémunérateurs. Dans le premier récit de ce genre qu'il publie, S. Laurent décrit la Libye, un pays qui est en 2012 en état avancé de décomposition, un an après la chute et la mort de Mouammar Kadhafi. Et le tableau fait plus penser à Jérôme Bosch qu'à Antoine Watteau.

Le livre s'ouvre sur un avant-propos plutôt court qui explique au lecteur la démarche de l'auteur qui fait très vite le lien entre le Mali et la Libye tout en rappelant l'état sécuritaire de l'ensemble du pays. Le premier chapitre démarre avec la zone côtière et sert à présenter les personnalités politiques aux manettes dans cette zone, l'imposture du Comité National de Transition (CNT) et l'éventail des islamistes (et leurs très subtiles différences). Le second chapitre conte le voyage de l'auteur dans le sud de la Libye, dans le conflit qui agite les Arabes et les Touarègues contre les Toubous, une ethnie non-arabe. L'armée nationale libyenne y est encore plus une fiction qu'au nord. Mais avant cela, S. Laurent rencontre le représentant touareg à Tripoli, un homme qu'il juge de mauvaise foi. Le troisième chapitre voit l'arrivée dans le Sud, à Sebha, où une tribu arabe tire à l'arme lourde sur un quartier toubou.

Le chapitre suivant est consacré aux trafics qui passent par le Sahara, avec l'interview d'un passeur en prison.

et une « excursion » pleine de dangers près de la passe de Salvador, haut lieu du trafic. Le cinquième chapitre quitte le Sahara pour se concentrer sur les brigades, celle qui en 2011 étaient révolutionnaires (mais déjà racistes, ultraviolentes et sans structures hiérarchiques), mais qui n'ont toujours pas déposé les armes et constituent en réalité des groupes de brigands. Ce sont elles qui sont le dernier maillon de la chaîne des trafics de toutes sortes qui passent par le désert. L'auteur passe par Misrata et Bani Walid et y décrit la situation, montrant que les actions (pas trop énergiques) du gouvernement pour intégrer les milices aux forces officielles est un échec complet. L'auteur rencontre les chefs d'une brigade salafiste de Benghazi que le gouvernement emploie, les Refallah Sehati. Mais l'auteur va encore plus loin dans le chapitre suivant, puisqu'il rentre en contact avec une brigade ouvertement affiliée à Al Qaïda, à Derna, et créée par l'ancien chauffeur de Ben Laden. C'est cette brigade qui pourrait être derrière l'assassinat de l'ambassadeur étatsunien Stevens, tué lors de l'attaque de son ambassade le 11/12 septembre 2012. Le septième chapitre continue l'exploration des brigades et se concentre sur leurs activités criminelles et de quelles façons se fait le passage de la Méditerranée.

L'épilogue prend place un peu plus tard, en février 2013, quand l'auteur retourne en Libye suite à la prise d'otage d'In Amenas, en Algérie. Il conclut que le groupe de preneurs d'otage s'est préparé en Libye et que le gouvernement libyen était pleinement au courant. Mais S. Laurent s'est fait beaucoup d'ennemis et doit quitter précipitamment la Libye, sous de fausses accusations de terrorisme.

La première caractéristique de ce livre de 370 pages, c'est la grande liberté de ton de l'auteur, qui n'hésite pas à afficher ses amitiés et ses avis tranchés. L'auteur ne manque pas de courage, tant intellectuel que physique, c'est l'évidence même. Beaucoup de monde en prend pour son grade, et les gouvernements occidentaux impliqués dans la chute de Kadhafi ne sont pas les derniers sur la liste. Il leur reproche par exemple d'avoir propagé la rumeur des mercenaires noirs « envahissant la Libye » (p. 97), ce qui a eu pour conséquence la mort de très nombreux travailleurs immigrés innocents, dans un pays qui était déjà terriblement raciste avant 2011 (malgré la politique très pro-africaine, au sens de tournée vers le sud du Sahara, de Kadhafi). L'auteur ne se limite pas à son expérience propre mais cite des études dans plusieurs notes infrapaginales. Le ton n'est pas forcément littéraire mais le texte est travaillé (les discussions sont forcément mises en forme) et la lecture en est très aisée. Il y a toutefois quelques petites imprécisions (p. 37, sur la filiation entre le Hezb-i Islami et les Talibans ou encore p. 123 sur la traduction de Boko Haram) et parfois les noms propres ou des toponymes sont orthographiés de manière différentes (mais là, l'éditeur est aussi à incriminer). Mais cela ne retire rien au côté édifiant de ce récit, mais fait douter du côté scientifique de l'ouvrage.

Le tableau est très très noir, et l'auteur ne nous épargne pas les témoignages de torture ou les descriptions de victimes. Le pays, de loin pas riant avant 2011, s'enfoncé dans une guerre civile qui promet d'être longue car liée à un Sahel et à un bassin du Niger pas au mieux de sa forme. Une plaie purulente à quelques dizaines de kilomètres de l'Europe.

(Le représentant des Frères Musulmans libyens est absolument délicieux p. 58, mais est-ce vraiment lui ? 7)

par [spurinna](#) @ 14.07.14 - 22:28:18

<http://casalibri.blog.fr/2014/07/14/sahelistan-18884967/>

Le Maître du Haut Château

Roman uchronique de Philip K. Dick.



Notre exploration des grands classiques de la SF se poursuit avec ce qui est peut-être l'uchronie la plus connue de ce genre, mais qui n'a pas connu le même succès cinématographique que Blade Runner (inspiré de Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?).

Tout a dévié en 1933, le 15 février. Ce jour-là, Franklin Roosevelt est assassiné. Ses successeurs ne sont pas du même calibre et les Etats-Unis perdent la Seconde Guerre Mondiale, comme tous les pays alliés. L'Axe vainqueur se partage le monde : les Nazis règnent sur l'Europe, la Russie, l'Afrique, ont asséché la Méditerranée pour en faire des terres arables et colonisent la Lune, Mars et Vénus tandis que l'Italie ne gagne que des confettis et que le Japon étend sa domination sur l'Asie, l'Océanie, le Pacifique et l'Amérique du Sud. Les Etats-Unis sont divisés en trois zones : la côte est sous domination allemande (qui y importe tout leur système répressif), la côte ouest sous administration japonaise et le centre du pays est une sorte de no man's land (sans pour autant être un territoire sans loi). C'est à San Francisco que démarre le livre, dans un territoire qui a intégré le système culturel nippon dans sa variante raciste. Robert Childan y vend des artefacts étatsuniens, certifiés originaux, à l'establishment japonais qui se passionne pour ces témoins d'un âge révolu (une bande dessinée des années 30, un pistolet de la Guerre de Sécession etc). Frank Frink fabrique de fausses antiquités à partir de moules dans une entreprise et souhaite s'établir à son compte. Nobusuke Tagomi est le directeur d'une des missions commerciales japonaises et collectionne les antiquités. Il doit rencontrer un industriel suédois, spécialisé dans la plasturgie, un dénommé Baynes. Dans les Rocheuses, Juliana Frink, l'ex-femme de Frank, est devenue professeur de judo.

Tous ces personnages sont liés, d'une manière ou d'une autre, comme ils sont liés à deux livres dans le livre : le Yi King et Le poids de la sauterelle. Le premier est un livre de sagesse chinoise vieux de 5000 ans et qui sert à mantique. Il est souvent consulté par les habitants de la côte pacifique. Le second est un livre interdit par les Nazis et qui décrit un monde où les Alliés ont gagné la guerre en 1945

Cette idée de l'uchronie dans l'uchronie est un fantastique moteur dans ce roman qui accroche le lecteur avec ces phrases courtes, puncheuses, où on sent la volonté de se rapprocher d'un style « haïku ». L'auteur se

permet même de définir l'uchronie dans son uchronie (p. 148). L'idée est ainsi non seulement forte (le livre est publié en 1962), mais elle est très bien exploitée, avec une documentation courte mais solide qui est indiquée par l'auteur dans ses remerciements (mais qu'il ne semble pas avoir toujours bien comprise, tout comme certaines particularités de la culture allemande). Sa description de la guerre que se livre les différents services est très réaliste. Sa vision du nazisme en 1968 souffre cependant de deux défauts. Le premier défaut est que les dirigeants de 1968 sont très exactement ceux de 1945, et aux mêmes postes (hormis Adolf Hitler), ce qui paraît impossible dans un régime totalitaire. Le second est l'importance donnée à Eichmann (p. 128), très surévaluée par rapport à la réalité, mais qui est semble-t-il le résultat du procès qui se tient à Jérusalem au moment où P. Dick écrit son roman. Le contexte d'écriture est aussi très présent dans la description des avancées nazies du côté des fusées et de l'exploration spatiale.

Le roman est accompagné d'un commentaire fort éclairant en postface de Laurent Queyssi, ainsi que des deux premiers chapitres de la suite que P. Dick avait entreprise mais qui est restée inachevée.

Ce roman fondateur (on pense vite à Frank Herbert quand on lit les pensées des personnages), dont l'aspect dystopique est évident pour le lecteur étatsunien de 1962 (il est Prix Hugo en 1963) est surtout un hymne au livre, cet objet qui ouvre à d'autres possibles, en plus d'être un questionnement sur le faux.

(la fin est vraiment tourbillonnante 8,5)

par [spurinna](#) @ 21.07.14 - 17:28:53

<http://casalibri.blog.fr/2014/07/21/le-maitre-du-haut-chateau-18932156/>

Sous le feu

La mort comme hypothèse de travail
Essai historique et psychologique de Michel Goya.

Michel Goya
SOUS LE FEU
La mort comme hypothèse de travail



[] *Le courage est comme un capital à la banque. On peut faire des retraits rapides ou non, on peut aussi y faire des dépôts ou être dangereusement à découvert.* (p. 43)

Est-ce un essai de psychohistoire ? Le colonel Goya recherche-t-il le Mulet de I. Asimov ? Veut-il faire suite à S. Freud, E. Fromm et T. Adorno ou W. Reich ? Rien de tout cela, car M. Goya ne recherche rien dans les étoiles ni dans le lien entre politique et psychologie dans un environnement totalitaire mais explore le vécu des soldats dans la zone de mort, quand ils sont préparés (ou pas) puis confrontés au feu et qu'ils y survivent. Si l'auteur parle à l'occasion de son expérience personnelle (à Sarajevo en tant que casque bleu dans les années 90 notamment), il se sert avant tout de témoignages occidentaux publiés depuis la Première Guerre Mondiale pour montrer que le combattant pénètre dans une bulle à nulle autre pareille, une bulle de violence et de horreurs.

Le livre s'ouvre sur la description de l'attaque du pont de Verbanja le 27 mai 1995 au matin à Sarajevo, du point de vue du lieutenant Héluin. Lui succède une courte introduction, clarifiant bien évidemment le but de l'ouvrage. Le premier chapitre cherche à différencier deux types de soldats : les figurants et les acteurs. C'est parmi ces derniers, « les 20% qui font 80% du travail », se trouve les 5% d'as (quelques soit leurs armes). Et ces hommes, une fois assemblés, se comportent différemment au combat. Le second chapitre traite de l'attente avant le combat, du baptême du feu, de la peur et de ses conséquences sur le court et moyen terme et l'expérience. Le chapitre suivant décrit l'expérience sensorielle de la zone de mort (vue, ouïe, odorat) et l'origine de la mort (d'en haut, d'en bas) avant dans le quatrième chapitre n'essaie de décrire la

conformation de l'esprit avant et au moment de l'assaut (chez les attaquants comme chez les défenseurs) et les effets des ordres. Dans le chapitre suivant, le cinquième, l'auteur repasse dans la matérialité en explorant la différence de rendement entre le terrain d'entraînement et au combat. Il y est aussi question du rôle d'émulation des chefs (ou du premier modèle qui se présente) et de l'effet d'agrégation des combattants. Le sixième chapitre est central dans le sens qu'il traite du fait de tuer. La notion de distance est ici fondamentale, mais le chapitre aborde aussi l'effet psychologique de l'acte. Décider sous le feu n'est pas forcément plus aisé que de tuer, et c'est ce que montre le chapitre qui suit, avec le cas pratique de ce qu'a rencontré le colonel de Saqui de Sannes le 17 juin 1992 à Mogadiscio.

Le chapitre huit, très court, décrit la sortie de la bulle de violence avant de laisser la place à un intermède constitué du récit de la blessure du lieutenant Valli le 13 avril 1994 à Sarajevo. Le neuvième chapitre démontre que malgré des millénaires d'observations empiriques, on ne peut toujours pas déterminer à l'avance quel sera le comportement du soldat au feu, on peut au mieux les y préparer. Et pour s'y préparer, il y a le groupe, qui est l'objet du dixième chapitre. Le groupe, c'est une somme d'interactions, mais il agit aussi sur l'individu (honte, efficacité). Le chapitre suivant démontre l'utilité des victoires, qui même petites, ont un effet d'entraînement. La victoire appelle la victoire. Mais ce n'est pas la victoire qui motive le combat (chapitre treize) comme ce ne sont pas les armes seules qui le modèlent (chapitre quatorze). Il faut 1400 obus pour tuer un homme pendant le premier conflit mondial. Un homme qui de plus n'est plus formé par un drill digne du XVIIIe siècle comme il en est question dans le quinzième chapitre, tandis que le chapitre suivant traite des compétences et de leurs transmissions.

La conclusion, qui tient sur moins d'une page, est suivie d'un épilogue contant une journée du capitaine Roul en Kapisa en juillet 2011.

Il est important de souligner avant tout la qualité d'écriture de M. Goya, dont on peut humer le patient polissage au travers des titres de parties, souvent humoristiques mais toujours pleins de sens (« les abeilles de plomb », pour ceux qui voient la référence). On apprend à chaque page, dans un rythme très soutenu (mais qui ne peut éviter quelques redites, éventuellement pédagogiques) et qui semble affecter un tout petit peu la cohérence d'ensemble et peut donner une petite sensation de fouillis, sans que cela affecte le moins du monde la lecture. Au-delà de la formule choc finale, ce livre recèle quelques morceaux qui ressortent, comme l'explication des doctrines de tir françaises et étatsuniennes (p. 116), l'ensemble du chapitre 14, « La fabrique des soldats » (p. 207-218) ou encore l'explication très détaillée des décisions du général de Saqui de Sannes à Mogadiscio. On apprend aussi des choses très peu connues sur Diên Biên Phu et des soldats qui désertent sur place après un mois de combats (p. 49).

Voilà donc un excellent livre sur ce que vivèrent des millions d'hommes lors de la Première Guerre Mondiale mais qui n'est, comme expérience, limité qu'à quelques milliers d'hommes aujourd'hui en France.

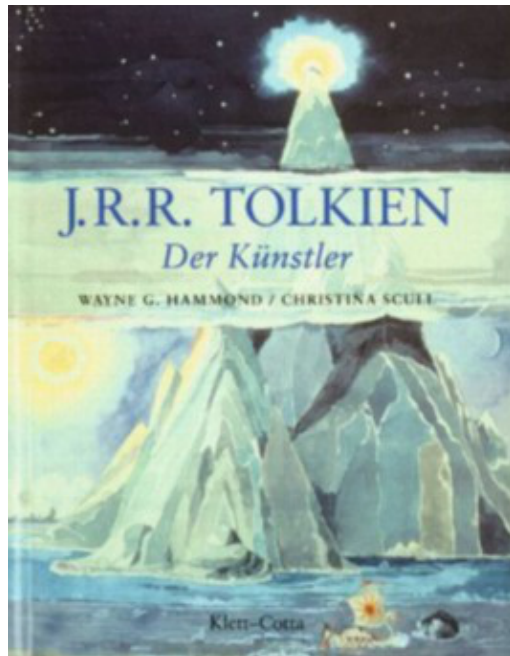
(En 1971, il y eu au Vietnam 333 agressions à la grenade contre des sous-officiers ou des officiers par leurs propres troupes (p. 161) 8)

par spurinna @ 30.07.14 - 21:56:15

<http://casalibri.blog.fr/2014/07/30/sous-le-feu-19000614/>

J.R.R. Tolkien - Der Künstler

Essai sur les œuvres graphiques de J.R.R. Tolkien par Wayne Hammond et Christina Scull.
Existe en français sous le titre J.R.R. Tolkien - Artiste et illustrateur.



On sait (et plus encore le lecteur de ce blog) que le Professeur Tolkien écrivait beaucoup, dans des genres parfois très différents. En plus de cela, il devait tout de même enseigner et faire des recherches à l'université d'Oxford (les deux auteurs par ailleurs sont ou ont été bibliothécaires dans des universités). Un homme bien occupé donc. Mais qui a trouvé le temps d'illustrer la jaquette de la première édition du Hobbit, de faire plusieurs cartes et illustrations pour cette même œuvre, puis les jaquettes du Seigneur des Anneaux. C'est cette partie de l'œuvre de Tolkien, menée en parallèle de ses écrits (et pas seulement de ce qui a attiré à la Terre du Milieu) qui est présentée et analysée dans cet ouvrage riche de plus de 120 reproductions. Le texte prend alors un autre relief, apparaît sous une autre lumière, quand on aperçoit la dialectique entre le texte et l'image et que l'on peut y découvrir les parentés et les inspirations.

Le livre se présente dans un format chronico-thématique, chaque chapitre étant centré sur une période et/ou une œuvre, après une courte introduction. Assez logiquement donc, l'ouvrage démarre les œuvres de jeunesse de Tolkien, du moins celles qui ont survécu. On sent vite une sûreté du trait dans les paysages et les sujets architecturaux grâce à une pratique qu'il mûrit avec ses études universitaires (beaucoup d'œuvres des années 1912 à 1914 ont été archivées par Tolkien, qui jetait peu). Plusieurs techniques sont explorées : stylo, crayons, pastels, fusains. Le second chapitre explore les premières illustrations du mythe, avec des idées que l'on retrouvera pour certaines dans des illustrations de couvertures d'œuvres publiées. Les premières illustrations que l'on peut rapprocher du Silmarillion datent de 1915. Son monogramme apparaît assez vite sur les dessins, tous comme les dessins de dragons (la première version des Enfants de Hûrin est écrite à partir de 1920). Le Taniquetil, la vallée du Sirion, Gondolin, Nargothrond et d'autres lieux bénéficient déjà de descriptions graphiques dans les années 1920. Mais les deux décennies d'avant-guerre sont aussi l'occasion pour Tolkien de faire des dessins pour ses enfants, notamment à l'occasion de lettres que le Père Noël envoie. C'est le thème du troisième chapitre, qui analyse aussi les illustrations faites pour Roverandom et M. Chance. Là encore, certains motifs voient le jour pour la première fois dans des esquisses ou des dessins achevés que l'on reverra repris dans d'autres œuvres à la thématique différente, comme ceux présentés dans le chapitre suivant consacré au Hobbit.

Les premiers dessins présentés dans ce chapitre sont les premières versions des cartes qui figurent dans le roman (l'une montre le chemin emprunté par les aventuriers), mais l'on trouve aussi entre autres des

illustrations de Mirkwood, de Cul-de-Sac, de Hobbitbourg, des trolls, de Rivendell, du lac, de la maison de Béorn, d'un aigle, du Mont Solitaire et de la conversation entre Smaug et Bilbon. Le chapitre se achève sur les propositions d'illustration de couverture que l'auteur fait à ses éditeurs. Le cinquième chapitre est centré sur le Seigneur des Anneaux et s'ouvre par une illustration de Barad-dûr. L'épisode de la Moria (avec sa porte) forme une grosse part de ce chapitre mais il est laissé de la place pour Helm, Orthanc, Minas Tirith et Dunharrow (sans exclusive). Là encore, le chapitre est complété par les propositions de Tolkien pour les couvertures des trois volumes du Seigneur des Anneaux. Enfin le dernier chapitre met en lumière des dessins purement géométriques qui pour une partie sont un début d'héraldique de la Terre du Milieu. Un appendice complète le livre avec une courte explication sur le rapport que Tolkien entretenait avec la calligraphie. Il est suivi d'une bibliographie indicative et d'un index.

Après ces quelques lignes, le lecteur aura compris que ce livre ne s'adresse qu'aux gens déjà très intéressés par l'œuvre écrite de J.R.R. Tolkien. Ce livre n'a pas non plus l'audace de faire croire que Tolkien était un Picasso caché ou qui s'ignorait (même si l'on voit que Tolkien n'était pas imperméable à l'art contemporain de son temps). Tout comme l'Histoire de la Terre du Milieu, ce livre montre une œuvre qui ne sort pas toute armée de la tête de son auteur mais qu'il procède par étapes, voir même par tâtonnements, en se laissant inspirer par des choses vues, que ce soit en Angleterre ou dans des ouvrages illustrés (le parallèle entre Hansel et Gretel et une illustration de Bilbon et les trolls est sur ce point saisissante, p. 110-111). Les reproductions sont toutes d'excellente qualité et les commentaires sont érudits et conscients de leurs limites, fruit d'un long et profond travail que l'on peut entrepercevoir dans les notes à la fin de chaque chapitre.

Mais avec ce livre, le mystère s'épaissit encore. Quand Tolkien pouvait-il bien trouver le temps de dormir avec toutes ses activités ?

(une très belle maîtrise du stylo et de l'encre noire dans ce que l'on pourrait qualifier de « style topographique » 8,5)

par spurinna @ 10.08.14 - 16:53:51

<http://casalibri.blog.fr/2014/08/10/j-r-r-tolkien-der-kuenstler-19097719/>

Rendez-vous avec la mort

Suivi de Cinq petits cochons (Editions France Loisirs).
Romans policiers de Agatha Christie.

On a encore la très grande proximité que l'auteur a avec l'archéologie (voir [ici](#)), et comme souvent, cela lui inspire le cadre d'un roman. Dans Rendez-vous avec la mort, pas de Nil ou de masques assyriens, mais les splendeurs de Petra. L'action de Rendez-vous avec la mort débute à Jérusalem, quand Hercule Poirot entend les projets de meurtres de deux voix sur le balcon de la chambre d'à côté. Ces deux voix appartiennent à deux membres d'une famille américaine très fusionnelle, les Boynton, qui voyage au Moyen-Orient. Peu de temps après, cette famille part en excursion à Petra, accompagnés d'un ami de la famille, d'un célèbre psychiatre français, d'une jeune étudiante en médecine, d'un membre de la Chambre des Communes et d'une gouvernante en retraite. A Petra, un soir, la matriarche de la famille Boynton est retrouvée morte et le témoignage du médecin français au colonel britannique en charge de la région fait que ce dernier profite de la présence de Hercule Poirot à Amman pour lui demander son aide. Quand il s'empresse de lui donner et en 24h voilà le cas réglé !

Le second roman de ce volume expose un cas vieux de seize ans que s'évertue à résoudre Hercule Poirot pour le compte d'une jeune femme qui souhaite se marier en souhaitant la vérité sur ce qui a conduit sa mère en prison après que son père, le fameux peintre Amyas Crale, eut été retrouvé sans vie dans leur villa au bord de la mer. Le procès a conclu que la mère de Carla, la future mariée, a tué son époux en l'empoisonnant mais Hercule Poirot, peu convaincu de l'innocence de la mère au début a vite des doutes en interrogeant les avoués, les avocats et le procureur adjoint du procès puis les témoins : les frères Philip et Meredith Blake, Elsa Greer, le modèle d'Amyas au moment de sa mort, Angela Warren, la demi-sœur de la condamnée et la gouvernante, Cecilia Williams. Après avoir rencontré tous les témoins, H. Poirot obtient d'eux qu'ils écrivent leurs souvenirs, puis, le plus classiquement du monde, il réunit tout le monde pour leur livrer ses conclusions, toujours aussi flamboyantes.

Il y avait sans doute 18 ans que je n'avais pas lu un roman ou une nouvelle d'Agatha Christie, et c'était sans doute une erreur de tant attendre. Ce que j'avais oublié, c'est avant tout la très grande qualité des dialogues, très vivants, simples sans jamais être simplistes. L'architecture générale des scénarios est devenue un grand classique avec ses multiples rebondissements finaux mais on ne s'en lasse même pas (même si ici les témoignages écrits des protagonistes viennent créer un interlude). On peut aussi mesurer avec quelle précision ont été filmés les différents romans (je pense ici aux téléfilms avec David Suchet, même si il y a eu bien évidemment des libertés prises). Les deux romans se lisent non seulement avec délectation, mais surtout avec une très grande facilité (580 pages en tout).

Je vais essayer de ne pas attendre 18 ans maintenant

(Rendez-vous avec la mort ne cache pas le contexte historique en Palestine dans les années 30, comme à la p. 229 par exemple 8,5)

par [spurinna](#) @ 18.08.14 - 23:30:16

<http://casalibri.blog.fr/2014/08/18/rendez-vous-avec-la-mort-19178940/>

Le Cycle des Robots I : Les Robots

Recueil de science-fiction de Isaac Asimov.



Notre petite série sur les classiques de la littérature de l'imaginaire continue son petit bonhomme de chemin avec un retour vers un monstre sacré de la SF, l'inventeur des Lois de la robotique (et de ce nom même de robotique) et qui brise le schéma implacable (et d'inspiration chrétienne) de la créature qui se retourne contre son créateur, comme c'est le cas dans Frankenstein de M. Shelley. I. Asimov démarre sa série consacrée aux robots en 1939 et la poursuit jusqu'en 1985. Dans ce volume sont présentes seulement neuf nouvelles, s'étalant de 1939 à 1950, précédées d'une préface qui met en relief la particularité de l'œuvre de I. Asimov (écrite par l'auteur lui-même) et liées entre elles par de courts interludes où un journaliste interviewe la robopsychologue Susan Calvin, personnage présent dans beaucoup des nouvelles et qui explique au jeune journaliste l'évolution de la robotique depuis une cinquantaine d'années.

Robbie est la première nouvelle et met en scène une famille étatsunienne qui se sépare de son robot baby-sitter (appelé Robbie par la petite fille) car la mère de famille craint que celui-ci affecte le développement de sa fille. Mais cette dernière n'a de cesse de vouloir retrouver Robbie, qui lui manque tant, même quand la famille a déménagé, croyant que cela fera oublier à la petite son robot plus rapidement. La seconde nouvelle, Cercle vicieux, voit apparaître deux testeurs de robots, Powell et Donovan. Sur Mercure, ils doivent tester un type de robot qui voit sa règle de survie renforcée. Mais il ne revient pas de la mission de recherche de minerai qui lui a été assignée et cela met en danger la vie des deux testeurs. Ces derniers partent à sa recherche pour comprendre le pourquoi de son attitude. Les deux testeurs reviennent dans la nouvelle suivante, Raison. Ils doivent mettre en place un nouveau robot dans une station spatiale qui a pour mission de maintenir les communications. Mais ce robot de nouvelle génération cherche le pourquoi de son existence et arrive à la conclusion que l'ordinateur de bord l'a créé, comme toute vie. Il convainc les autres robots du bord et arrive à la conclusion que les deux humains ne sont pas nécessaires. Les deux testeurs tentent de lui démontrer son erreur mais ils ont peu de temps car arrive une tempête solaire qui risque de fausser l'alignement de la station

Nos deux testeurs essuient aussi les plâtres dans la quatrième nouvelle du recueil (Attrapez-moi ce lapin !), quand ils testent un robot contrôlant six robots dépendants de lui. Si les hommes sont présents, les robots travaillent à l'extraction du minerai, mais s'ils sont absents, ils ne travaillent pas et passent le temps dans des mouvements incompréhensibles. Powell et Donovan espionnent les robots pour comprendre la situation mais sont pris dans un éboulement et les robots recommencent leur ballet. Il faut agir vite, s'ils veulent être sauvés !

La situation est radicalement différente dans la nouvelle suivante (Menteur !), avec la prise de conscience que le dernier robot sorti des chaînes de montages pourrait être un télépathe. Le groupe dirigeant de la firme U.S. Robots and Mechanical Men ne souhaite pas que cela s'ébruite et mène différentes vérifications et tests. Mais l'ambiance se dégrade très rapidement dans l'équipe. La robopsychologue Susan Calvin semble être la seule en mesure de démêler cet écheveau.

Le lecteur retourne dans l'espace pour la sixième nouvelle, et plus précisément dans l'Hyper-base, où un robot a disparu (Le petit Robot perdu). Susan Calvin, envoyée pour régler le problème, y découvre que les nouveaux robots livrés, les Nestors, ont été dotés d'un équilibre moral modifié. Mais cette modification, qui avait pour but de le rendre apte à un travail en conditions difficiles sans immédiatement porter secours à des humains travaillant à proximité, risque aussi d'affaiblir la première Loi, celle qui l'oblige à secourir un humain en danger potentiel, jusqu'à la disparition de son effet. Mais le Nestor disparu se cache parmi des modèles non-modifiés et il s'agit de le retrouver avant que la cargaison ne quitte l'Hyper-base. C'est le seul élément des nouvelles de ce recueil que l'on retrouve dans le film homonyme sorti en 2004 (et qui est donc une adaptation plus que libre).

La nouvelle suivante, intitulée Evasion !, voit le retour de nos deux compères, Powell et Donovan, qui testent bien malgré eux le premier vol hyperspatial après qu'un concurrent de U.S. Robots and Mechanical Men leur ait demandé de voir ce qui cloche dans les calculs effectués par leur calculateur géant, en les associant aux bénéfiques, mais qui a conduit à la destruction de ce dernier. Les voyageurs font l'expérience d'un vaisseau pas fait pour eux et de sensations étranges. La Preuve est la nouvelle qui suit et on quitte l'espace pour retourner sur Terre pour suivre Stephen Byerley, candidat à la présidence mondiale en 2044, en bute aux attaques d'un autre candidat. Ce dernier pense que Byerley est un robot et entend le démontrer. Peut-il transgresser les Lois de la robotique pour démontrer son humanité ? La dernière nouvelle du recueil, Conflit évitable, est une suite à La Preuve, où l'on suit le même Byerley demandant à Susan Calvin la raison des inconsistances des ordinateurs centraux qui gèrent toute l'économie humaine. Cela affecte-t-il vraiment l'humanité ? Ou est-ce un signe avant-coureur d'un grand danger à venir ?

La progression est plaisante et les transitions sont de bonne qualité (on sent que le métier est rentré). Mais les dialogues sont d'un artificiel, on en est effaré devant le bas niveau qu'ils ont de manière générale et plus encore quand ce sont Powell et Donovan qui les surjouent. Oui, Agatha Christie est très loin devant. On pourrait incriminer le traducteur, mais il fait aussi avec ce qu'il a devant les yeux, le pauvre (même si la traduction a été révisée en 2012). Les scénarios sont convenus certes, mais on parle ici de l'adolescence de la

SF, avec foison de concepts nouveaux (et qui feront de nombreux petits, proches comme éloignés de l'arbre), mais avec parfois aussi de petits problèmes de cohérence : on a des cerveaux positroniques et des robots mathématiciens mais les humains on sont encore à la règle à calculer au lieu d'avoir inventé la calculatrice

Le démarrage de la série est donc en dessous du Cycle de Fondation (voir [ici](#)) mais nous sommes prêt à parier que le niveau va aller en s'élevant, à la simple vue des transitions. On le constatera à la lecture du second tome de la série.

(avec l'interdiction des robots sur Terre, I. Asimov se montre sensibles aux problèmes politiques de son temps mais aurait aussi eu des problèmes aujourd'hui dans Raison en utilisant ainsi les mots Dieu et Prophète
7)

par [spurinna](#) @ 26.08.14 - 15:08:17

<http://casalibri.blog.fr/2014/08/26/les-robots-19269990/>

Le passé d'une illusion

Essai sur l'idée communiste au XXe siècle.
Essai de psychohistoire de François Furet.



Comment la promesse d'Octobre a-t-elle pu survivre pendant des décennies malgré les mensonges et les massacres, tel est le propos de François Furet, l'éminent spécialiste de la Grande Révolution Française. Pour ce faire, l'auteur ne se limite pas à la Russie (qui utilise le mythe soviétique) mais étend son analyse à l'Europe et aux Etats-Unis, mais en laissant de côté les années 60, 70 et 80 pour ne pas encore alourdir un ouvrage très dense de 570 pages (sans parler du manque de sources, puisque le livre est paru en 1995).

Comme de nombreux spécialistes de l'URSS d'avant 1991, F. Furet est lui-même un ancien communiste, ce dont il ne se cache nullement, et c'est aussi un travail sur lui-même qu'il cherche à accomplir en écrivant ce livre et ainsi comprendre son propre aveuglement alors que la nature du régime soviétique était connue depuis 1917-1918.

Mais l'auteur ne prend pas 1917 comme base de départ mais la passion révolutionnaire qui anime le XIXe siècle (c'est le thème du premier chapitre, une fois passée la préface) et surtout les attaques de toutes parts dont la bourgeoisie est la victime, y compris par ses propres enfants. Pour les uns, la bourgeoisie a arrêté les révolutions bien trop tôt, pour les autres elle les a provoquées. Puis dans un second chapitre, F. Furet aborde la cause la plus immédiate de la Révolution russe, la Première Guerre Mondiale. Il y analyse notamment le sentiment de culpabilité des sociaux-démocrates qui ont renié leurs serments internationalistes pour finalement soutenir leurs gouvernements respectifs. Le troisième chapitre est consacré au « charme universel d'Octobre » et il détaille en spécialiste les liens que les observateurs font entre les révolutions de 1789 et 1917, des liens auxquels croient les Bolchéviks et dont ils usent aussi en matière de communication. La révolution d'Octobre produit presque immédiatement deux types d'individus, les croyants et les désenchantés et ce sont ces deux types de personnages qui sont au centre du quatrième chapitre. On y peut admirer une riche galerie de portraits, avec des CV très divers. Le chapitre suivant veut montrer les inflexions de la politique soviétique dans sa perception chez les croyants de part le monde. Avec Staline prend fin la période de la propagation révolutionnaire à tout va (mort de Lénine et divers échecs, notamment en Allemagne ; là où théoriquement cela devait le plus se produire selon la pure théorie marxiste) et l'idée du « socialisme dans un seul pays » prend sa place.

La sixième chapitre met en miroir le communisme et le nazisme, les deux totalitarismes que tout n'a pas toujours opposé (genre le Pacte de 1939 ...) et encore moins leurs idées sur la révolution. F. Furet raffine bien évidemment au cours du chapitre en distinguant fascisme et hitlérisme. Puis, naturellement, l'auteur passe à l'une des armes préférées des militants communistes dans les années 30 (mais la traîne de la comète est encore aujourd'hui visible) : l'antifascisme. Ce dernier a pour but d'oblitérer tout ce qui existe entre le

communisme et le fascisme et de faire croire que le communisme est démocrate. Le thème est développé dans le septième chapitre pour ce qui est de son versant culturel, constitué de multiples initiatives rassemblant de nombreux intellectuels dans les années 30. La Seconde Guerre Mondiale forme le huitième chapitre et marque une autre étape de la vision du communisme qu'ont les européens et les étatsuniens et qui démarre par l'énorme désillusion du Pacte germano-soviétique. Passé 1945, les Européens de l'Est ont soudain une vision plus affûtée du communisme, et plus encore du stalinisme, et ce pour encore huit dures années (dixième chapitre). Le communisme aux yeux des croyants opère encore une mue avec la Guerre Froide mais faire passer De Gaulle et Eisenhower pour des fascistes semble tout de même plus dur. Ce onzième chapitre est suivi d'un dernier, qui se concentre sur le rapport secret du XXe Congrès du PCUS et ses conséquences à court et moyen terme (Budapest, Prague, Pologne). Un épilogue et un index complètent le volume.

F. Furet est un pédagogue et n'hésite pas à expliquer longuement (bon, ça peut aussi être un poil longuet ...). Ses chapitres peuvent très bien se lire séparément et ceci ne l'empêche pas d'avoir des passages lumineux, comme par exemple p. 19, sur la liberté de l'intellectuel au XIXe siècle et l'esclavage volontaire de celui du XXe, le sixième chapitre dans son ensemble, la description de l'Europe centrale en 1919-1920 p. 74, sur l'obligation de devenir antinazi p. 421 ou encore sur la bibliographie de la Révolution Française avec l'historique de la comparaison entre Octobre et la Terreur (p. 89-94). L'auteur ne cache pas trop ses sentiments (Clémenceau en prend pour son grade p. 76, tout comme l'École de Francfort p. 423) mais parfois se trompe (Gustav Noske n'a jamais été général, en note p. 78, ou encore un premier Reich qui dure jusqu'en ... 1918 ! p. 157). Arrivé à ce point, on pourrait se dire que l'auteur n'a pas assez travaillé (le début du livre est avare en notes mais elles se multiplient par la suite et certains mouvements de fond de la République de Weimar sont peut-être sous-estimés, p. 18) mais c'est tout le contraire. Quelle maîtrise de l'œuvre de Ernst Nolte (p. 195-196) ! Mais F. Furet n'est pas plus en retard sur la littérature russe avec un gros passage sur Vassili Grossman et son œuvre à la fin du dernier chapitre.

On ne va pas le cacher, il faut s'accrocher pour digérer un tel pavé (qui rappelons-le, ne prétend pas à l'exhaustivité). Des connaissances générales sur l'histoire des XIXe et XXe siècles sont impératives, avec des connaissances un peu pointues à avoir sur la Révolution Française (ou faire un rattrapage en cours de lecture ...). Mais le persévérant sera récompensé par une plongée en profondeur dans l'enfant le plus célèbre, le plus polymorphe et le plus endurant de la religion de l'histoire. Et il permet en plus de faire sortir de nombreux théoriciens d'une vision binaire en montrant par exemple ce qui divise les marxistes devant Octobre.

(On peut ne pas être d'accord p. 448 quand l'auteur parle de « pacifisme déshonoré » après 1945 alors que celui-ci est justement à son plus haut en France à ce moment là ... 8)

par [spurinna](#) @ 06.09.14 - 00:52:02

<http://casalibri.blog.fr/2014/09/05/le-passe-d-une-illusion-19339938/>

Rétroaction pour l'article "Le passé d'une illusion"

Tietie007 [Visiteur]

<http://tietie007.blog4ever.com/articles>

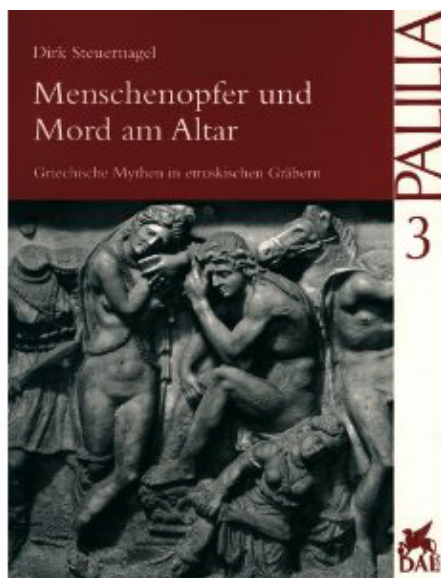
16.02.15 @ 09:01

Très bon livre de François Furet qui décortique la fascination de la révolution bolchevik auprès des intellectuels français.



Menschenopfer und Mord am Altar

Griechische Mythen in etruskischen Gräbern
Essai archéologique et historique de Dirk Steuernagel.



Le sacrifice humain, la mort ou le danger de mort devant l'autel ne sont pas les thèmes les plus fréquents de l'art funéraire étrusque mais l'auteur rassemble dans cette étude plus de 300 cas, allant de la peinture murale à l'urne très abimée, en passant par le sarcophage. Avec un tel corpus, il est sûr avant la lecture que l'auteur ne se limitera pas à la tombe de Vel Saties à Vulci !

Passé une courte introduction, l'auteur (qui est professeur à l'université de Ratisbonne) entame une description des différents types iconographiques qu'il a pu discerner dans son corpus. A tout seigneur tout honneur, il commence par le sacrifice des prisonniers troyens, avant de passer à celui d'Iphigénie, puis à l'épisode d'Oreste et Pylade en Tauride, au sacrifice de Polyxène, aux « femmes poursuivies », au matricide d'Oreste, aux morts devant l'autel, à Télèphe dans le camp des Grecs, à la reconnaissance de Pâris, la mort de Myrtilos, la fuite devant les Erinyes, la mort de Troïlos et le combat pour sa dépouille, les duels mythiques devant un autel ou une tombe, les galatomachies dans un sanctuaire ou les Gaulois pillant, et enfin, les combats dans un sanctuaire. Ces descriptions sont ensuite utilisées dans les parties suivantes, au nombre de cinq. La première de ces parties se concentre sur la réception des œuvres (en distinguant le nord du sud de l'Etrurie), la seconde a pour but de décrire les manipulations que subissent les mythes grecs quand ils atterrissent dans des mains étrusques (caractérisation des images, quelles sources grecques pour des images étrusques, essai d'une sémantique de l'image étrusque). La troisième partie prend de la hauteur en abordant le thème de la peur devant la mort et l'au-delà (aspects religieux, rituels et philosophiques) avant de s'intéresser à la réalité de la pratique du sacrifice humain en Etrurie (sources écrites, archéologiques et la fonction interprétative des images). Enfin, et assez étrangement placé à la fin du volume, l'auteur entreprend de décrire l'arrière-plan historique et social et Etrurie entre les IV^e et I^{er} siècles. Mais ce n'est pas la fin du livre puisque suit une conclusion, un résumé en italien, l'imposant catalogue des œuvres, la bibliographie, un index et les tables rassemblant les photos.

La matière n'est pas simple et le fait de devoir être confronté à un niveau d'allemand très demandant font de ce livre un très beau plat de résistance. Il va sans dire que l'auteur maîtrise son sujet, tant dans la partie iconographique que dans la partie méthodologique. De ce fait ce livre nécessite une concentration soutenue et sur la durée, ce qui se traduit par un temps de lecture en relation. La partie historique est sans trop de surprises pour quelqu'un familier du sujet, même si l'auteur y fait des choix interprétatifs discutables en étant sans doute hypercritique envers les sources écrites (p. 150) tout en généralisant par ailleurs. Sa description de la structure sociale étrusque (p. 168) repose tout de même sur peu de choses et l'auteur extrapole vraiment

beaucoup (la queue de la comète communisante dans les sciences historiques ?). Par moment, on a même des anachronismes (p. 27) ... Si il y a peu à dire sur l'analyse iconographique dans son ensemble, les conclusions du point de vue de la société ou de la religion ont au minimum encore besoin d'étaiements.

Mais c'est ce qui fait tout le charme de l'étruscologie !

(on ne s'attend pas à autant d'urnes décorées avec la mort de Myrtilos, pas vraiment un thème auquel on pense en premier quand il est question de mythes grecs ... 7/7,5)

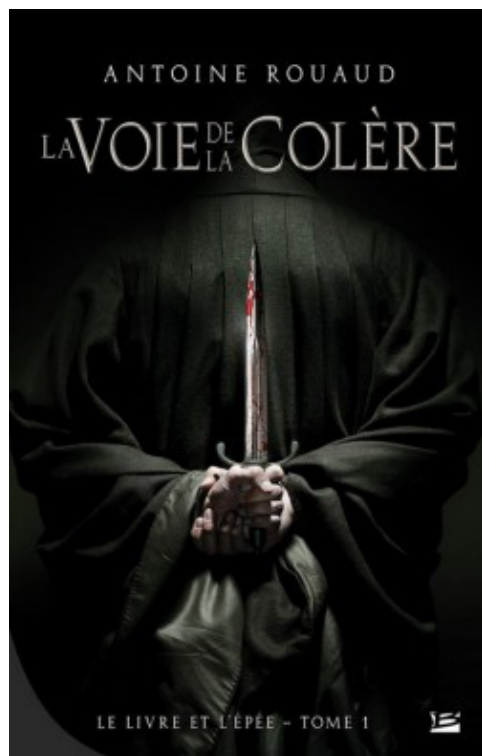
par spurinna @ 18.09.14 - 17:01:40

<http://casalibri.blog.fr/2014/09/18/menschenopfer-und-mord-am-altar-19431373/>

La voie de la colère

Cette chronique nous a très gentiment été envoyée par JjmWeber.

Roman d Heroic-Fantasy de Antoine Rouaud.



Dire que La Voie de la Colère était attendue est peu dire. Premier volume d'une saga intitulé Le Livre et l'Épée, il a bénéficié de critiques élogieuses et d'une parution mondiale alors que c'est un premier roman. Bragelonne avait mis le paquet. J'étais donc partagé entre l'envie de le lire et la peur d'être déçu au vu des attentes que tout le bruit autour du livre avait suscité. Entre son achat et le début de ma lecture, j'avais rencontré Antoine Rouaud, son auteur, aux Imaginales et j'ai trouvé une personne bien sympathique, blagueuse et détendue qui m'a fait une dédicace sur une carte de visite (j'avais oublié le livre chez moi). Du coup, au diable la peur d'être déçu, ne restait plus que l'envie de dévorer l'ouvrage.

L'histoire nous mène sur les traces du Général Dun-Cadal, ancienne gloire d'un empire aujourd'hui disparu devenu une épave alcoolique errant dans les tavernes sordides de Massalia, une ville portuaire. Il y sera trouvé par Viola, une jeune historienne républicaine, persuadée que l'ancien général sait où est cachée l'Épée de l'Empereur et qui va lui faire raconter ses souvenirs de la chute de l'Empire. L'histoire s'accélère lorsqu'un mystérieux assassin commence à semer la mort dans les rangs de hauts personnages de la République.

Le monde dans lequel se déroule l'histoire est un monde en transition. Les souvenirs du général content la chute d'un empire gouverné par un empereur malade (qui semble inspiré du roi lépreux Baudouin IV de Jérusalem) tandis que le présent se déroule dans une république naissante et nous implique dans ses complots. Cette double narration est très intéressante et permet une belle introduction au monde imaginé par Antoine Rouaud. En assistant à la mort d'un système politique et la naissance d'un nouveau, on comprend bien les différentes implications des personnages ainsi que les différentes intrigues politiques qui se nouent. Cette dualité passé/présent dure tout le livre même si au milieu de l'histoire s'opère un twist (que l'on voit venir si on a été attentif aux détails) qui nous fait revivre les événements du passé en suivant le point de vue d'un autre personnage tout en continuant l'histoire du présent. Cet autre point de vue, loin d'amener de la redondance, apporte encore de la cohérence à l'univers et à la chronologie des événements tout en faisant

passer l'histoire dans une autre dimension. L'intrigue de la période républicaine continue à être intéressante et la pression monte crescendo jusqu'à la scène finale.

J'ai vraiment apprécié La Voie de la Colère, sa construction passé/présent m'a fait connaître et aimer ce monde et ses personnages. On apprend le passé au compte-gouttes, ce qui ne fait qu'augmenter notre curiosité et on dévore d'autant plus vite le livre.

Les combats sont rapides et mortels, un affrontement entre deux personnages ne dure pas 5 pages. C'est bref, efficace, réaliste. Détestant les combats de 15 pages où l'on ne lit qu'un enchaînement de bottes et de parades, j'ai adoré ce style rapide qui ne fait pas pour autant baisser l'intensité des scènes d'action.

Le système de magie est un point central dans les univers de fantasy. Ici pas de réel système de magie, mais une sorte de pouvoir possédé seulement par les Chevaliers de l'Empire, le Souffle. Le Souffle peut recouvrir de multiples formes, augmentation de la force physique, télékinésie, amélioration des sens, etc. Le fait qu'il soit restreint à une caste militaire noble d'élite en fait un pouvoir puissant et très craint. On verra plusieurs fois dans le livre des personnages blêmir à l'idée d'affronter un Chevalier armé du Souffle. Mais le Souffle coûte cher en énergie à son porteur et peut donc se retourner contre lui. C'est un pouvoir à double tranchant. Les personnages sont intéressants mais plusieurs d'entre eux auraient mérité d'être plus développés, notamment Viola la jeune historienne, ce qui sera sans doute fait dans les prochains livres de la saga.

Je n'attends maintenant plus que le deuxième volume qui devrait sortir cet automne. L'auteur a encore beaucoup à nous raconter sur son monde ...

Note : 8,5/10

par spurinna @ 20.09.14 - 21:54:11

<http://casalibri.blog.fr/2014/09/20/la-voie-de-la-colere-19443051/>

La solitude des mourants

Essai de sociologie de Norbert Elias, suivi de Vieillir et mourir, quelques problèmes sociologiques.



Norbert Elias fait partie de cette petite caste de sociologues professionnels qui ont fait des études de médecine avant de devenir sociologues. Il a donc eu une vision du corps qui n'était pas celle de ses collègues de sciences sociales, avec une approche différente de la mort et de la fin de vie. Mais c'est peut-être sa propre expérience personnelle et sensible qui le conduit à écrire ce petit livre en 1982, alors qu'il a déjà 85 ans.

Il y conduit une réflexion sur seize chapitres d'inégales longueurs partant du constat que l'Homme est la seule créature ayant conscience de sa finitude. Discutant principalement les idées de P. Ariès (notamment son idée de la mort comme un moment de paix au Moyen-Âge, p. 24-25, ce qui est une critique parfaitement justifiée), il fait de constat d'un glissement du tabou de la sexualité vers la mort et la fin de vie. N. Elias, après avoir retracé l'histoire de ce glissement, reproche à ses contemporains l'isolement (celui de ceux qui restent comme du mourant), l'aseptisation, la professionnalisation froide et le manque d'empathie devant la fin de vie. Mais en faisant ce reproche, l'auteur souhaite aussi engager ses lecteurs à changer (et à accepter l'idée de devoir mourir), même si ses idées peuvent paraître dans une veine scientifique ou même antireligieuse (p. 88 ou p. 56) ou pas forcément adaptées selon le public visé (les enfants, p. 56).

N. Elias se base beaucoup dans ce livre sur ses écrits antérieurs et de ce fait n'explique pas tous les termes qu'il emploie, comme par exemple « processus de civilisation non planifié », qui est très utilisé. Une lecture des autres ouvrages de N. Elias est donc recommandée pour une compréhension totale de ce livre (ce que le présent chroniqueur n'a pas fait non plus...). Les notes sont peu nombreuses. L'auteur fait aussi l'erreur classique de penser que les spectateurs de la gladiature romaine n'avaient pas d'empathie pour les gladiateurs (p. 13, avec l'erreur encore plus classique sur ce que disaient les gladiateurs à l'empereur).

Le texte qui suit La solitude des mourants est tiré d'une conférence donnée en 1983 en Allemagne. Il complète le texte précédent en partant d'une expérience personnelle et en insistant sur la Nature et le fait que les organes passent avant les hommes dans le processus de guérison.

Il est enfin à noter que l'introduction écrite par Michel Deutsch est d'un grand intérêt malgré sa très grande brièveté. Mais le livre ne fait déjà que 120 pages ...

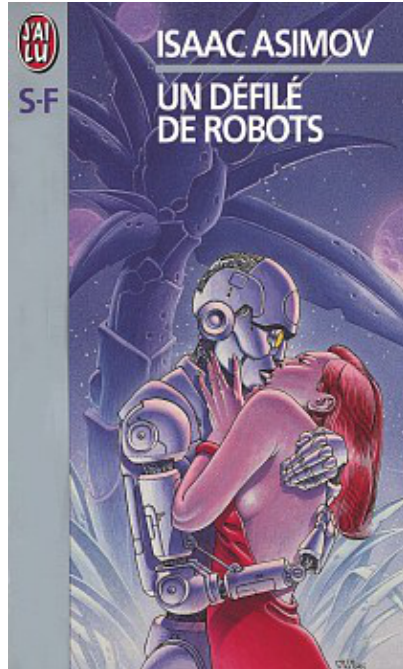
(l'auteur remet bien en contexte la publicité de la vie dans les sociétés anciennes, qui sans atteindre le degré connu par Louis XIV-et c'est l'image qui souvent en reste aux collégiens-, était commune à chaque Homme ...8)

par spurinna @ 01.10.14 - 17:55:20

<http://casalibri.blog.fr/2014/10/01/la-solitude-des-mourants-19493976/>

Le Cycle des Robots II : Un défilé de robots

Recueil de nouvelles de science-fiction de Isaac Asimov.



Le développement de la robotique se poursuit avec le second volume du Cycle des robots, paru en 1964 et qui ont été écrites entre 1942 et 1958. Le volume rassemble huit nouvelles.

La première de ces nouvelles, avec le titre Le robot AL-76 perd la boussole, conte la recherche d'un robot initialement prévu pour un environnement lunaire qui se retrouve sur Terre. Pas préparé du tout à ce qu'il voit, le robot est perdu jusqu'à qu'il arrive à une cabane dans les bois où il rencontre un homme cherchant à s'éloigner de sa femme envahissante. L'homme, qui veut faire croire au robot qu'il est bien sur la Lune pour le retenir et toucher une récompense, met le robot au travail sur un tas de ferraille. Le robot travaille vite mais n'explique pas ce qu'il fait. Il demande juste une source d'énergie et notre homme lui fournit deux piles électriques. Sitôt après, la campagne environnante se trouve aplanie ...

Dans la seconde nouvelle, Victoire par inadvertance, trois robots indestructibles sont envoyés sur Jupiter pour prendre contact et régler un différend avec les Joviens qui veulent évincer (« purifier ») les colons terriens de Ganymède. Les robots impressionnent par leurs capacités mais découvrent néanmoins que les Joviens ont les capacités militaires pour détruire la Terre et tous ses habitants. La nouvelle date de 1942.

La troisième nouvelle est centrée sur l'existence d'un robot qui pourrait désobéir à la première loi, celle qui ordonne au robot de tout faire pour sauver un être humain. La nouvelle est intitulée logiquement Première Loi. L'épisode se passe sur Titan où un humain, Mike Donovan, part chercher du ravitaillement à la base centrale mais est surpris par un ouragan. Poursuivi par un chien des neiges, Donovan tombe par hasard sur un robot à qui il ordonne de le protéger. Mais celui-ci n'obéit pas ...

Assemblons-nous, la nouvelle suivante, se place dans le contexte de la Guerre Froide qui dure maintenant depuis un siècle. Les services de sécurité étatsuniens ont découverts que dix androïdes parfaits créés par l'URSS vont être infiltrés aux Etats-Unis, puis s'assembler pour ensuite exploser avec la force d'une bombe atomique. Ces androïdes étant quasi indétectables, il est décidé de convoquer un grand congrès scientifique pour trouver une solution sans créer une panique à travers tout le pays. Mais se pourrait-il que l'un des spécialistes des androïdes en soit lui-même un ?

La cinquième nouvelle (Satisfaction garantie) raconte le test d'un robot sur Terre et fait intervenir Susan

Calvin, la robopsychologue du premier volume du cycle. Pendant que son mari est pour deux mois à Washington et sur l'insistance de celui-ci, Mme Belmont va tester un robot aide-ménager appelé Tony. Mme Belmont a peur du robot mais va petit à petit voir les avantages qu'elle peut tirer d'une aide aussi efficace. Mais tout transformer pour impressionner ses amies peut aussi avoir pour conséquence d'attirer l'attention sur soi alors que les robots sont toujours interdits sur Terre même s'ils sont de plus en plus ressemblant aux humains sur bien des points ...

La nouvelle suivante, Risque, retourne dans l'espace où l'on cherche à mettre au point le vol hyperspatial mais à la suite de premiers essais sur des animaux, on décide de confier le pilotage à un robot. Mais rien ne fonctionne. Il est décidé d'envoyer l'ingénieur Black, notoirement connu pour ses positions anti-robots, mais avec le risque que le saut se déclenche par inadvertance et affecte donc la psyché de l'ingénieur. La cause de l'échec est trouvée mais l'ingénieur n'a pas dit son dernier mot. Susan Calvin parviendra peut-être à raisonner Black avant qu'il ne cause un gros scandale préjudiciable à la compagnie.

L'avant-dernière nouvelle (Lenny) est la troisième du recueil à voir le personnage récurrent de Susan Calvin qui cette fois-ci est confrontée à un robot déficient mental qui a agressé un humain et lui a cassé le bras. Le robot peut-il apprendre la Première Loi ?

Enfin dans la huitième et dernière nouvelle, intitulée Le Correcteur, Susan Calvin est appelée à témoigner devant un tribunal suite à un scandale scientifique. En effet, un robot correcteur scientifique aurait modifié le texte d'un professeur renommé (et anti-robot), causant grand tort à ses collègues et à lui-même. La cour interdira-t-elle l'usage de robots dans les universités et les laboratoires avec ce procès ?

Ce second volume du cycle montre d'abord que I. Asimov ne place pas son œuvre hors du temps et surtout du sien. Il inclut en effet en 1942 l'idée de purification de planètes dans Victoire par inadvertance, chose qui ne semble pas neutre de la part de quelqu'un avec des origines juives et russes. Quinze ans plus tard, il réutilise un élément politique en inscrivant les robots dans la Guerre Froide dans la nouvelle Assemblons-nous. Ensuite, ces nouvelles montrent une progression dans la qualité des dialogues, un point faible des premières nouvelles. Ces dernières ne sont cependant pas d'égales valeurs. Première Loi est assez faible dans son argument (ou alors c'est une tentative comique qui serait à séparer du corpus central sur les robots ?), tout comme Risque. Assemblons-nous a quelques moments de confusion aussi. Mais malgré ces quelques critiques, le recueil est très plaisant à lire et on tombe sur de belles pages, encore plus plaisantes que la moyenne, qui est bonne (le début de Risque, avec le journaliste).

La série va se poursuivre et il est fort à parier que les robots continueront leur évolution.

(c'est toujours étrange ces petits problèmes de cohérence technologique 7)

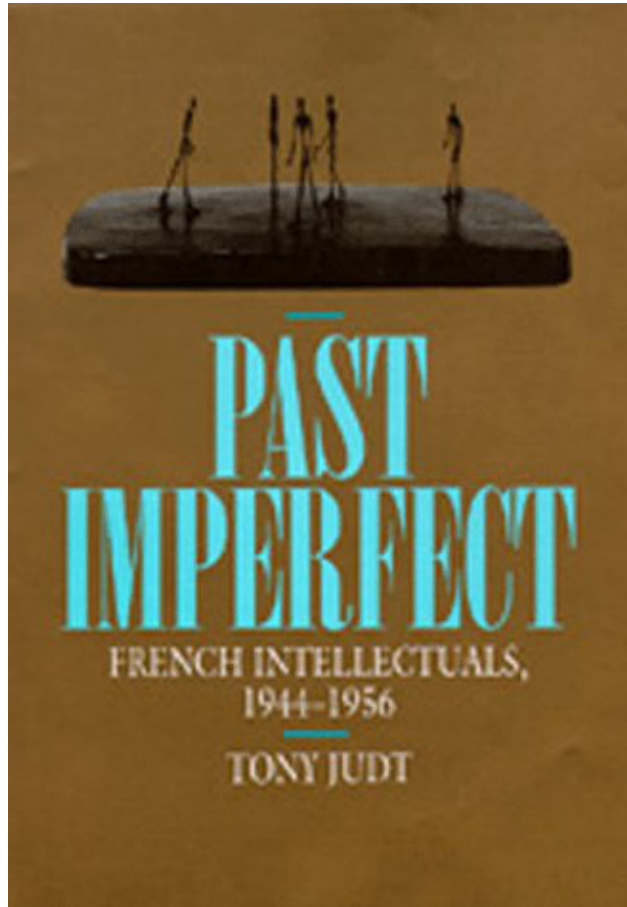
par spurinna @ 07.10.14 - 15:29:40

<http://casalibri.blog.fr/2014/10/07/le-cycle-des-robots-ii-un-defile-de-robots-19518001/>

Past Imperfect

French Intellectuals 1944-1956.

Essai d'histoire culturelle de Tony Judt.



La lecture de 2011 du manuel d'histoire européenne de Tony Judt avait laissé un excellent souvenir à cause de son érudition mais aussi de son côté extrêmement stimulant et de son discours souvent caustique. Il était donc naturel de chercher à voir si ce livre était en ligne ou non avec le reste de la production de l'historien britannique. Le thème est cette fois-ci plus réduit dans le temps puisque l'on se concentre sur la période 1944-1956 (entre la Libération et le XXe Congrès du parti communiste soviétique/Insurrection de Budapest) et sur les intellectuels en France au lieu de l'Europe (même si l'on pourrait presque dire que c'est Paris et non la France qui est l'aire géographique concernée). Le contexte change mais l'objectif et la méthode restent les mêmes.

Le livre est constitué quatorze de chapitres, eux-mêmes distribués en quatre parties thématiques intitulées La force des circonstances, Le sang des autres, La trahison des intellectuels et Le royaume du milieu. La première partie est fortement chronologique. L'auteur y décrit les intellectuels à la fin de la Troisième République, puis les effets de la défaite et de l'Occupation, la question de l'engagement après la Libération et celle de la justice politique (comme avant-goût de la Guerre Froide, dont on peut discuter de la naissance en 1947). Puis dans la seconde partie, T. Judt passe aux réactions des intellectuels aux nouvelles des procès politiques dans le Bloc de l'Est entre 1947 et 1953, le soutien philosophique à la Terreur (la révolution bolchévique comme fille et continuateur de la Grande Révolution) puis enfin les doutes, les dissensions et les réveils à la fin de la période considérée (le parcours d'E. Mounier, dont l'auteur pense que le personnalisme est peu clair voir une imposture, est très intéressant à cet égard).

La troisième partie analyse la russophilie des intellectuels français, puis le double standard (T. Judt ajoute la

mauvaise foi) qui règne dans leurs avis sur les sujets de politique internationale. La dixième chapitre, très éclairant, est quant à lui consacré à l'antiaméricanisme en France, l'autre versant de la russophilie. La partie se termine sur un chapitre abordant la volonté de dissolution de l'intellectuel dans le « peuple des travailleurs ». Enfin la quatrième partie complète le portrait de ce groupe sociologique que sont les intellectuels en décrivant son rapport au libéralisme, pour une majorité leur vrai ennemi. Le chapitre suivant se concentre sur les particularités typiquement françaises des intellectuels français en les comparant à ceux d'autres pays européens, puis dans le dernier chapitre de ce livre renverse le point de vue en analysant les responsabilités des intellectuels français dans la pensée européenne, leurs responsabilités nées de la diffusion de leur pensée (encore plutôt vivace aujourd'hui hors de France). Le volume se achève sur une belle conclusion pleine d'interrogations encore d'actualités, une bibliographie indicative et un index.

Comme de nombreux livres sur la France écrits par des étrangers, on apprend beaucoup sur le pays et Tony Judt, passionné par la culture française, n'est de loin pas le plus mauvais ni parfois le moins sévère (de l'importance du style en France, p. 248-249 ou la faiblesse des sciences sociales et de l'éducation économique des intellectuels p. 253-254). Sévère aussi parce que l'auteur britannique donne son avis sans se cacher, mais sans anathèmes, tout en réfutant les excuses que donnent les intellectuels qui l'ausculte (dans leurs mémoires, longtemps après les faits, par exemple). Mais les intellectuels britanniques ne sont pas forcément épargnés (p. 266) ! Si l'on perçoit les réticences de T. Judt à l'encontre de E. Mounier ou de J.-P. Sartre, on voit aussi une petite admiration portée à R. Aron, tout en constatant sa marginalité (pour la période 44-56 pour le moins). Le style d'écriture est incisif, plaisant à lire, et soutient bien un propos plus que solidement documenté. Les notes ne sont pas en nombre excessif (une moyenne de 3-4 par pages) mais le gigantesque travail nécessaire à l'écriture de ce livre se sent. Ses résumés sont souvent ravageurs (p. 178, « pas pour Staline mais contre l'anticommunisme »).

Parmi les très grands moments de ce livre, on peut citer le parallèle fait entre l'anti-américanisme et l'antisémitisme du neuvième chapitre, l'influence du carriérisme dans l'antiaméricanisme (les Etats-Unis où les intellectuels ont une influence moindre sur la politique, c'est une modernité dont les intellectuels ne veulent pas, p. 202-203), la brève histoire de la pensée libérale en France (p. 231-241) et la comparaison entre la France et l'Italie (p. 268-273). Mais il est dans ce livre plein de passages à peine moins « grands », toujours écrits avec une grande clarté.

La conclusion, qui date, comme le livre, de 1992, est tout à la fois optimiste et pessimiste. T. Judt souligne la critique plus forte des penseurs amateurs (il doit bien avoir quelques noms en tête), bien plus qu'avant 1956, qui accompagne la renaissance des professeurs dans le champ médiatique (p. 296-297) mais remarque aussi que la religion de l'Histoire existe toujours en France, tout comme l'utilisation très vivace de parallèles historiques mal à propos (p. 254).

Ce livre ne nous aura pas enlevé de la tête que l'histoire a perdu beaucoup avec la mort de T. Judt en 2010. Heureusement il nous reste encore une bonne partie de son œuvre à explorer !

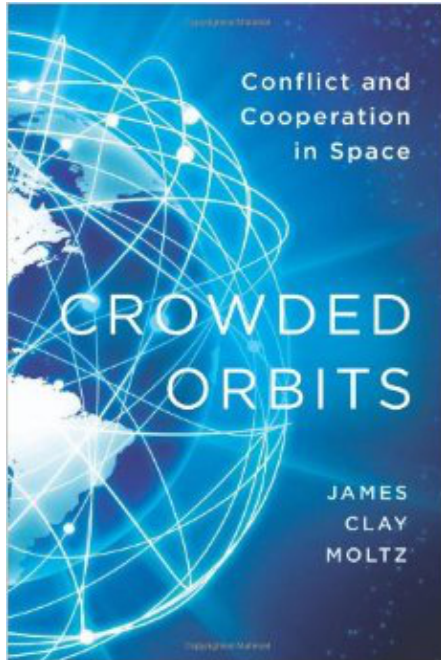
(en 1986, les idoles étudiantes sont Coluche et Renaud, p. 296, mais quelles sont-elles aujourd'hui ? 8,5)

par [spurinna](#) @ 18.10.14 - 16:18:38

<http://casalibri.blog.fr/2014/10/18/past-imperfect-19581733/>

Crowded Orbits

Manuel de politique spatiale de James Clay Moltz.



Notre vie quotidienne est en étroite dépendance avec l'espace. Pour se déplacer, recevoir des informations ou savoir si l'on pourra boire un café en terrasse au sec, nous avons besoin de l'espace et de sa population de satellites toujours grandissante. Mais quand des objets se percutent à grande vitesse, et que leur collision crée des centaines, voire des milliers de débris devenant aussitôt des projectiles dangereux pour tout objet se trouvant sur leur trajectoire, les services que nous apporte l'espace se trouvent menacés. Et il n'y a pas de police dans l'espace. Y-a-t-il seulement un pays qui souhaitera s'approprier ce rôle, avec ce que cela comporte de responsabilités internationales ? Et si ce pays existe, a-t-il les moyens de ses ambitions ? Ou la diplomatie, conduisant à un accord international, peut-elle régler un problème qui pourrait, in fine, confiner l'humanité à la Terre ? L'avenir est-il à la concurrence, à la coopération ou à une voie encore à définir ?

Au cours de sept chapitres équilibrés, J. Moltz détaille donc les tenants et les aboutissants de la diplomatie spatiale en débutant, après une introduction traitant des intentions du livre, avec une description des principes de base de la mise en orbite et de la technologie des lanceurs, ainsi qu'une première approche des déchets en orbite et du vol habité. Le second chapitre passe à la politique à l'âge de l'espace et comment les deux Grands apprirent, après une phase de concurrence, à se parler et à démarrer un embryon de coopération, avec des avancées qui permirent la mise au point d'un Traité de l'Espace en 1967, puis en 1972 le Traité sur les missiles balistiques. Le chapitre se achève sur les nouveaux obstacles du XXI^e siècle, avec au premier rang les nouveaux entrants dans le champ de la course spatiale (mais pas le programme congolais). Le troisième chapitre va plus en profondeur en ce qui concerne le spatial civil, en passant les acteurs scientifiques en revue tout en continuant sur le thème des débris qui sont un frein au développement de l'activité spatiale. Le chapitre suivant continue dans le registre civil mais en passant au volet commercial, en phase de développement accéléré. Sont abordés dans ce chapitre l'histoire du « commerce spatial », l'aspect législatif (surtout étatsunien), les tendances actuelles dans les télécommunications, l'observation, le lancement, le vol habité, l'exploitation minière et l'énergie solaire avant que l'auteur ne liste une partie des obstacles, problèmes et conflits que rencontrent les acteurs du spatial commercial (orbites, fréquences radio, contrôle du trafic et ressources humaines).

Le versant militaire est l'objet du cinquième chapitre avec des points sur l'arsenalisation de l'espace, les systèmes de défense et les concepts, une description des programmes des acteurs nationaux, puis J. Moltz fait

le point sur les débats en cours. Le chapitre suivant, le sixième, s'attache à la diplomatie en décrivant au lecteur l'impasse dans laquelle se trouve la diplomatie spatiale mondiale, mise en relief par le test chinois d'un missile anti-satellite en 2007. L'auteur y exprime le souhait d'une meilleure gouvernance internationale et expose les différentes propositions existantes (et les blocages rencontrés). Le septième et dernier chapitre est entièrement consacré à la prospective. Il aborde quelques tendances générales, tant au niveau des acteurs que de la technologie, et met en relief trois scénarios possibles (hégémonie, coopération approfondie et coopération erratique) sans pour autant évacuer l'idée que l'espace puisse être fermé à l'humanité à cause des débris

Le volume se conclut avec les notes, abondantes, et un index.

Dès les premières pages, la qualité pédagogique de l'ouvrage saute aux yeux, mais sans que la qualité de l'écriture soit sacrifiée, avec un petit soupçon d'humour qui aide à une lecture déjà bien rythmée (exemples tirés de films de type Star Wars, Star Trek et Wall-E, une allusion aux intestins des astronautes p. 45). On comprend assez vite que l'auteur apprécie peu le côté non-éducatif (peu réaliste ?) de certains jeux vidéo (p. 4-5). S'il y a peu de choses sur l'aspect astrophysique des problèmes rencontrés dans la diplomatie spatiale (mais il y a d'autres ouvrages pour cela), on est en revanche servi du côté diplomatique (le sixième chapitre est excellemment construit), voir même en petites pépites méconnues (le vol de technologie perpétrés par les Chinois à l'encontre du programme européen Galileo, p. 71, et le fait que l'hélium3 lunaire visible dans le film Iron Sky ([ici](#)) n'est pas une pure invention p. 110).

Si le livre est court (193 pages de texte), il atteint sans problème son objectif pédagogique. D'une lecture aisée, sans besoin de connaissances spécialisées préalables, c'est un livre qui se dévore même s'il pourrait sans doute sortir encore un peu plus de son tropisme étatsunien (néanmoins pas trop prononcé). Et, comme souvent, il en appelle d'autres

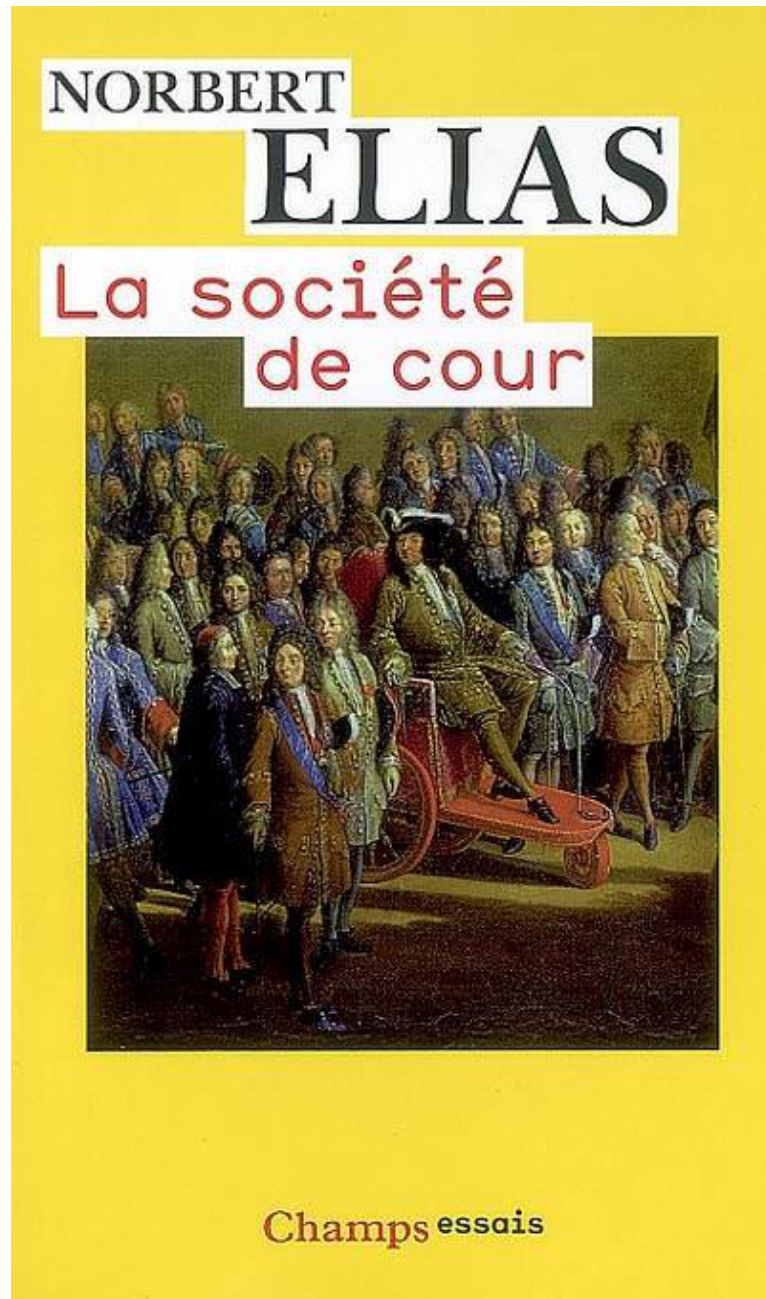
(les explosions nucléaires dans l'espace, une fausse bonne idée 8)

par [spurinna](#) @ 07.11.14 - 00:33:29

<http://casalibri.blog.fr/2014/11/06/crowded-orbits-19675801/>

La société de cour

Essai de sociologie historique de Norbert Elias.



Ce livre est devenu un classique dans les études d'histoire plus de cinquante années après sa rédaction, une fois que l'auteur a enfin atteint la notoriété que son parcours universitaire sinueux lui avait refusé. Mais une fois que ses livres sur la civilisation furent publiés et connus, le reste de l'œuvre put être publiée et lue. Le présent livre est son habilitation, qui a été interdite de publication en 1933 et ne fut publiée qu'en 1969, quasiment dans sa version d'origine (c'est-à-dire sans intégrer les avancées scientifiques obtenues entre-temps). Nous laisserons de côté la personnalité de Norbert Elias, pour le moins complexe, et la riche histoire de sa vie (sa jeunesse, sa formation à Heidelberg puis Francfort, son exil en 1933) pour nous concentrer sur ce qui est un manifeste contre la place qu'occupe la figure du dirigeant dans les études historiques (du moins celle qu'elle pouvait occuper au moment de la rédaction de ce livre) et pour la mise en avant de l'environnement sociologique du dirigeant, qui restreint radicalement, selon N. Elias, sa marge de manœuvre.

La préface, écrite par Roger Chartier (un spécialiste de l'École des Annales), est un complément indispensable à la lecture de par sa richesse. Le contexte d'écriture de La société de cour y est longuement expliqué (p. V-IX), comme les liens explicites qui lient l'ouvrage à une analyse du régime hitlérien (du moins celui des années 30, p. LXI) sans pour autant cacher que N. Elias voit parfois plus la paille du voisin que sa poutre quand il attaque l'historien bourré de défauts que n'aurait pas le sociologue (le partisanisme par exemple, p. LXVIII).

Le livre proprement dit s'ouvre sur une courte introduction où N. Elias s'attaque aux définitions du phénomène de cour donnés par quelques-uns de ces prédécesseurs tout en précisant le double sens de la « société de cour » qu'il va expliciter dans la suite du livre. Mais l'auteur ne s'attaque pas directement à la cour en tant que lieu dans son premier chapitre puisqu'il s'intéresse aux demeures nobles. Par ce biais, l'auteur cherche déjà à faire voir au lecteur la différence qui existe entre la noblesse et la bourgeoisie (qui sont en forte concurrence au XVIII^e siècle, comme le montre l'augmentation numérique de la noblesse de robe), non seulement du point de vue du bâti, mais surtout en ce qui concerne les schémas mentaux. N. Elias continue son exploration dans le second chapitre en mettant en relief le système de dépense de la noblesse française curialisée (« éthos social de la bourgeoisie professionnelle » contre « consommation de prestige » de la noblesse grâce à une fortune acquise sans travailler p.47-48). Puis, dans le chapitre suivant, l'auteur s'attaque au centre du système de cour : l'étiquette. Il y montre que chacun y est soumis, et en premier lieu le roi. Mais celui-ci en fait son instrument de domination, c'est-à-dire de mise à distance des différents groupes dont il augmente ou abaisse la cote (p. 80) pour maintenir un équilibre au sein du groupe dirigeant de la noblesse et ainsi maintenir son pouvoir. C'est l'étiquette qui civilise une noblesse qui était encore très indépendante et libre de mœurs au XVII^e siècle et qui se diffuse dans toute la société française (et on en voit encore des traces aujourd'hui).

Le quatrième chapitre est centré sur le roi. N. Elias ne voit pas Louis XIV comme un surdoué, il le voit même comme quelqu'un de très commun mais qui a su jouer des rivalités en les rassemblant à la cour et en en jouant (p. 120), y compris au sein de la famille royale. Mais l'auteur démontre aussi dans ce chapitre non la dépendance de la noblesse envers le prince mais bien les liens d'interdépendance (le roi se qualifie de premier des nobles). Le roi ne peut pas affaiblir la noblesse au point de la faire disparaître puisque cela entraînerait sa propre disparition (p. 115). Le cinquième chapitre traite de la cour, de sa naissance et de son évolution en tant que forme de domination. La particularité de la cour de Louis XIV est aussi longuement expliquée (en s'appuyant beaucoup sur les Mémoires du duc de Saint-Simon). Enfin, dans le dernier chapitre du livre (gros de près de 320 pages de texte et de 75 pages de préface), N. Elias se penche sur le rapport entre la curialisation de la noblesse et l'apparition d'une forme de romantisme noble qui s'exprime au travers de formes pastorales (le cas Marie-Antoinette est différent mais pas déconnecté). L'Astrée d'Honoré d'Urfé sert de fil conducteur dans une bonne partie du chapitre. La conclusion, intitulée « Aux origines de la Révolution », clôt le volume en voulant clarifier les notions de rang et de puissance sociale (p. 308) et en montrant que la fossilisation de l'étiquette associée à une moins bonne gestion des rivalités par le roi (en prenant parti) est une cause de la Révolution. N. Elias montre aussi qu'une partie de la bourgeoisie a aussi été balayée par la Révolution et donc pas uniquement la noblesse comme l'affirme la partie de la bourgeoisie qui sort gagnante de 1789 (p. 312). L'exemple de Lavoisier vient immédiatement en tête (si l'on peut dire) ...

Pour plaisant et séminal que soit ce livre, il n'est bien évidemment pas exempt de reproches. L'auteur est un sociologue, et même si son travail est bien documenté, il parle beaucoup d'impressions et beaucoup moins de sources. N. Elias passe aussi totalement à côté de la « Maison du Roi » comme l'équivalent d'un Ministère de l'Intérieur (p. 19) tout comme il se permet quelques jugements moraux (p. 111). Certains passages manquent de clarté (sur la modernité p. 155, ou encore à la p. 157) mais d'autres sont véritablement éclairants, comme le lien entre l'État et les universités en France et en Allemagne (p. 208-209), le lien entre le théâtre et la cour (p. 109) ou les différences entre le chef charismatique et le chef patrimonial (qui vise clairement l'hitlérisme, p. 122-123). Signe néanmoins que le texte a été plus que juste relu (mais pas beaucoup beaucoup plus si l'on en croit R. Chartier ...) au moment de la parution en 1969, N. Elias fait une allusion aux mouvements de Mai 68 et ses conséquences quand il développe son concept de « couche entre deux fronts » (p. 303).

On pardonnera donc à l'auteur son attaque contre les historiens, tant il a apporté à ces derniers. On sort d'une telle lecture, assurément prenante, avec autant de nouvelles briques pour la connaissance de l'époque moderne que pour la connaissance de notre propre époque. Et, qui sait, on s'aventurera peut-être même à lire son dyptique Sur le processus de civilisation ...

(des tournois sous Louis XIV, p. 158 ? voilà une utilisation sémantique bien ambiguë ... 8,5)

par spurinna @ 14.11.14 - 16:50:10

<http://casalibri.blog.fr/2014/11/14/la-societe-de-cour-19708493/>

Le Cycle des Robots III : Les cavernes d'acier

Roman de science-fiction d Isaac Asimov.



Le second volet de la série des robots nous avait montré une très heureuse progression dans la qualité. Qu'en est-il dans ce troisième volume, qui a la particularité de renfermer non une suite de nouvelles mais un roman dans son intégralité ?

Paru en 1953, Les cavernes d'acier ont pour héros un inspecteur de police de New-York, Elijah Baley. Mais c'est une ville de New-York dans un futur lointain, une mégalopole sous cloche et presque totalement enterrée, grouillante d'une population qu'il est difficile de nourrir et où les voitures ont été quasiment remplacées par des tapis roulants qui relient toutes les parties de la ville. A la ville a été adjoint un quartier séparé d'elle dénommé Spacetown où vivent les Spaciens, ces descendants des colons partis de la Terre pour coloniser l'univers mais qui ont imposé leurs conditions politiques aux Terriens au cours d'une courte mais dévastatrice dispute. Mais malgré sa réclusion, Spacetown ne semble pas imperméable au crime puisque le docteur Sarton, le roboticien qui souhaite le rapprochement des Terriens et des Spaciens, a été assassiné. Si c'est un coup des Médiévalistes, ces gens qui veulent un retour à l'air libre et à la terre en plus d'une disparition des robots, comment ont-ils pu pénétrer dans Spacetown dont l'entrée est si surveillée ? Elijah Baley est chargé par le commissaire Julius Enderby de mener l'enquête mais les Spaciens insistent pour qu'un robot soit associé à l'inspecteur Baley, ce que ce dernier apprécie modérément, n'étant pas lui-même le plus grand ami des robots. Mais s'il le faut pour tranquilliser les Spaciens et surtout regagner sur eux l'autonomie perdue Mais Daneel R. Olivaw, le robot enquêteur créé par le docteur Sarton, a plus d'un tour dans son sac en plus d'être un humanoïde difficilement décelable

Isaac Asimov monte encore le niveau dans ce troisième volume de la série, avec ce roman bien construit, doté d'une intrigue non-linéaire et un héros de loin pas parfait (voir gaffeur ?). Certaines scènes sont surjouées mais on est dans des limites tout à fait acceptables. Cependant la mise en parallèle de l'intrigue principale avec la relation maritale et nominale qu'entretiennent Jézabel et Elijah (Elie) apporte un beau supplément à ce roman.

On retrouve aussi dans ce roman un thème qui apparaît aussi dans Fondation (paru pour le premier volume en 1951, ici), celui d'une humanité bloquée dans l'inaction (la description des cités, comme celle de New-York, est très parlante), ce qui est évidemment à rapprocher du communisme que l'auteur peu avoir connu de manière livresque (ou la propagande ?). I. Asimov appelle cela « l'ère du civisme » (p. 169). Mais l'humanité extraterrestre n'est pas dans un meilleur état. Des préoccupations de durabilité sont aussi évoquées dans le livre (huit milliards de Terriens, le problème du pétrole). Mais cela reste néanmoins un livre

des années 50, avec une forte présence du nucléaire et un rapport homme-femme qui aujourd'hui fait daté.

Il est fort probable que l'on en se pose plus la question de la qualité littéraire dans le volume suivant de la série. Au vu de ce troisième volume, I. Asimov a atteint la maturité en 1953.

(la fin a du faire hurler dans les milieux fondamentalistes chrétiens étatsuniens 8)

par spurinna @ 20.11.14 - 14:32:09

<http://casalibri.blog.fr/2014/11/20/le-cycle-des-robots-iii-les-cavernes-d-acier-19735649/>

Tolkien aujourd'hui

Articles scientifiques sur l'œuvre de J.R.R. Tolkien réunis par Michaël Devaux, Vincent Ferré et Charles Ridoux.



Ah, il a mis son temps à arriver sur nos rayonnages, le Tolkien aujourd'hui ! Après Tolkien et le Moyen-Âge (paru en 2007), il paraissait normal de poursuivre avec le présent livre, fruit d'un colloque universitaire tenu au château de Rambures en 2008. Mais le circuit de distribution changea, et il sembla qu'il fut épuisé, et il sembla qu'il ne fut jamais réédité alors qu'en réalité, les Presses Universitaires de Valenciennes avaient remis la main sur la distribution. Ceci découvert, cette borne importante dans la recherche francophone sur Tolkien a vite trouvé le chemin de notre boîte aux lettres.

Ce livre ne regroupe pas toutes les communications faites à ce colloque, mais en rassemble tout de même vingt-trois, précédés par une introduction signée par les trois directeurs du volume qui a pour but de présenter les différentes interventions.

Le premier article est hors thématique et a pour but d'expliquer ce que Tolkien entend par un « bon dragon », en comparant ce qu'il entend Tolkien avec différents types de dragons, occidentaux comme orientaux. Puis vient le premier thème, celui des lectures spirituelles de Tolkien, avec des articles sur l'épuisement dans le Légendaire (qui désigne ici l'ensemble de l'œuvre littéraire de Tolkien), l'espoir, la tentation (avec C.S. Lewis en regard), la métalecture du Légendaire, l'art du récit chez Tolkien et sa réification dans le palantir,

l'héroïsme (surtout dans Le Fermier Gilles de Ham), Gandalf et les Pères du Désert et, enfin, les différences narratives selon les Âges.

Le second pôle est celui des sources et des filiations de l'œuvre de Tolkien, avec des articles sur la Chronique anglo-saxonne, l'influence wagnérienne, la postérité de Tolkien en fantasy, le tripartisme indo-européen dans le Légendaire, le jeu de rôle inspiré par le Professeur, une comparaison avec Stephen King et pour finir, l'intertextualité chez Tolkien (la différence entre le lecteur qui a lu le Silmarillion avant le Seigneur des Anneaux et celui qui ne l'a pas fait).

La dernière partie s'intitule « Peuples et figures » et comprend des articles sur l'entrée royale d'Aragorn à Minas Tirith (comparée aux entrées royales de l'époque moderne en France), les Hobbits, les personnages féminins dans les livres et les films, et pour clore, l'évolution de la figure du nain dans le Légendaire.

La conclusion est triple. Le premier article se concentre sur Tolkien dans son intention d'être le créateur d'une mythologie pour l'Angleterre. Le second traite de la place de Tolkien dans l'histoire de la littérature. Enfin, le dernier article fait le point sur la recherche française, cinq ans après le colloque qui marquait le trentième anniversaire de la mort du Professeur et montre sa vivacité et sa qualité mais aussi son manque de reconnaissance dans la recherche non-francophone.

Le niveau général est de très grande qualité, mais d'où arrivent encore à se détacher quelques articles, comme celui sur les corps épuisés, qui est particulièrement bien écrit, en plus d'être très très solides sur le plan des sources philosophiques, ou le tout dernier article, très éclairant et lucide sur l'état de la recherche en 2008. La diversité des sujets (et des approches, là où le livre dirigé par L. Carruthers était bâti autour d'étudiants en linguistique) est aussi un point fort de l'ouvrage qui atteint les 370 pages de texte. Mais malgré l'aisance qu'il y a à lire ce volume, et son apport très important, il reste quelques points à améliorer. Le premier serait une meilleure relecture, quand on vous annonce des illustrations qui ne figurent pas dans le livre, c'est frustrant (et la conséquence de l'inclusion comme premier article d'un chapitre entier d'un autre livre encore au stade d'avant pagination, comme c'est explicitement indiqué en fin d'article !). Secundo, l'usage du mot « forgery » dans l'article sur Tolkien comme ancêtre de lui-même est assez malvenu ou au moins, son usage pas assez explicite. Ensuite, les notes infrapaginales n'ont pas été harmonisées non plus, ce qui donne un effet désagréable effet de fouillis. Il y a de plus pas mal d'erreurs typographiques.

Ces petits désagréments déprécient malheureusement un livre fondamental pour les lecteurs acharnés et curieux de Tolkien mais qui montre aussi que l'absence d'une société tolkienienne française (à l'image de celles existantes au Royaume Uni, en Allemagne ou encore aux Etats-Unis) n'empêche pas une production universitaire de qualité.

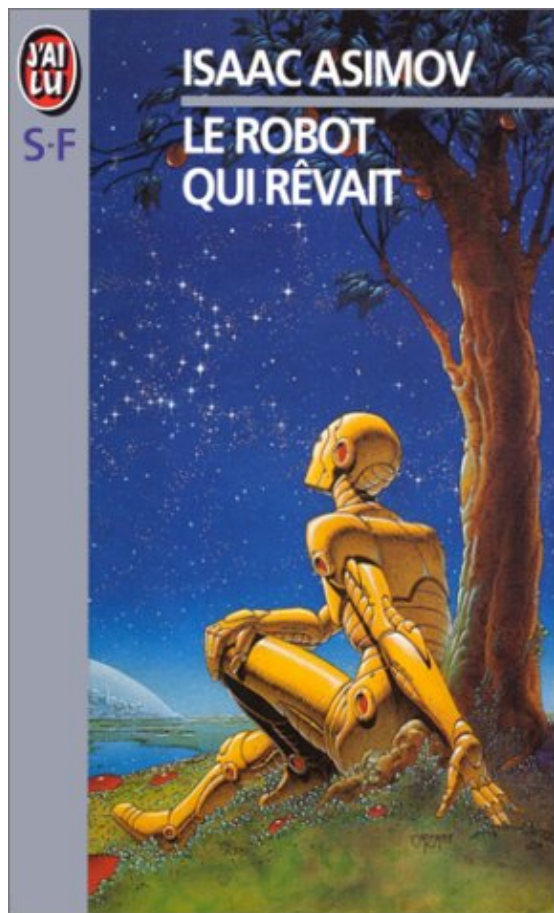
(Gandalf analysé comme un abbé copte, voilà qui est bien vu ! 8)

par spurinna @ 16.12.14 - 01:07:47

<http://casalibri.blog.fr/2014/12/16/tolkien-aujourd-hui-19849775/>

Le robot qui rêvait

Recueil de nouvelles de science-fiction de Isaac Asimov.



Ce recueil nous fait presque totalement sortir du Cycle des robots, puisque seule une et unique nouvelle, la toute première, peut être pleinement rattachée au cycle. Les autres nouvelles sont soit indépendantes (sans pour autant exclure les robots, ils ne sont tout simplement pas au premier plan) ou sur le thème du Multivac, cet immense superordinateur qui règle la vie des hommes dans le futur (qui par certains aspects pourrait préfigurer une sorte d'Internet si l'on prend en compte sa dématérialisation dans La dernière question). Chaque nouvelle préfigure un futur possible.

L'introduction, écrite par l'auteur au moment de la sortie du recueil en 1986, est dans un ton très autosatisfait. Composée en 1985, quand sort le Retour du Jedi, elle fait le point sur les avancées de la technique que I. Asimov se félicite d'avoir vues, tout comme certaines des conséquences. Il y parle aussi p. 21 des illustrations de Ralph McQuarrie (le directeur artistique de Star Wars IV-VI) mais seules les illustrations dans le texte du même illustrateur ont été conservées dans la version poche de 2013. Il manque donc l'illustration de couverture qui inspira à I. Asimov la nouvelle-titre ...

Cette nouvelle-titre, la première nouvelle du volume, nous retrouvons la désormais fameuse Susan Calvin, robopsychologue, confronté à une assistante un peu trop indépendante et à un robot qui dit rêver. C'est à cet endroit du livre que nous quittons les robots pour laisser la place dans les dix-huit nouvelles qui suivent à des sujets très divers

: les Hommes seraient les sujets d'une expérience et seraient sur le point de se libérer des expérimentateurs, une autre nouvelle parle de voitures intelligentes et douées de sentiments, une autre sur un processus de vote réduit à une seule personne, une autre sur la seule question à laquelle le Multivac n'a pas de réponse pour cause de données insuffisantes, une autre sur l'imperfection comme source de l'Art, encore une autre sur la

redécouverte du calcul mental, ou sur le fait de pouvoir faire venir des êtres vivants du passé, le mouvement perpétuel, la recherche de l'âme sur par ordinateur, ou même la mémoire eidétique parfaite.

L'assemblage est hétéroclite, et fatalement, inégal. Sally, qui met en scène des voitures intelligentes, n'évite que de peu de tomber dans la série Z et entre en divergence avec le corpus robotique. Les hôtes est d'une grande transparence quant à la chute, tandis que Les yeux ne servent pas qu'à voir est assez confus. A l'opposé, La machine qui gagna la guerre est une nouvelle époustouflante qui aurait très bien pu être une pièce de théâtre ou un sketch et L'amour vrai est une nouvelle excellemment tournée. Au fur et à mesure que l'on progresse dans le recueil, I. Asimov se montre tour à tour humoristique, ironique ou critique, en s'aventurant même sur des terres lovecraftiennes (Gestation). Malheureusement, la traduction (qui date de 1988) n'est pas toujours parfaite, avec l'utilisation de tournures plus que datées (« il soupira à part lui », p. 465). Voir écrit p. 22 « l'Empire riposte » à la place de L'Empire contre-attaque nous a serré le cœur ...

On en perd définitivement pas son temps avec les 500 pages du recueil qui montrent l'immensité des sujets et des modes où peut naviguer I. Asimov sans rencontrer d'écueil. Mais les robots nous manquent déjà ...

(Ah ce petit parfum des années 50, elles sont nombreuses les nouvelles à en être imprégnées ... 7,5)

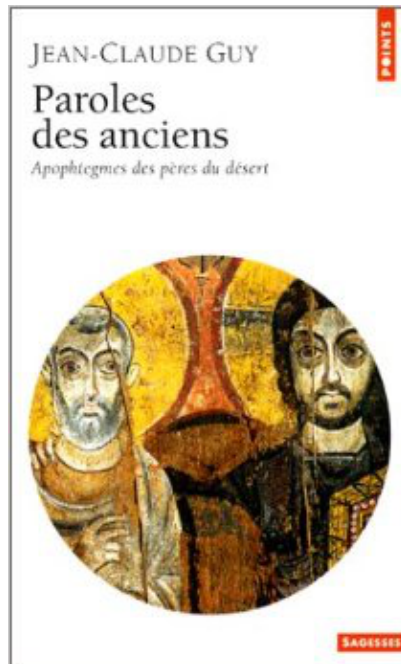
par spurinna @ 24.12.14 - 01:18:40

<http://casalibri.blog.fr/2014/12/24/le-robot-qui-revait-19885451/>

Paroles des anciens

Apophtegmes des pères du désert

Recueil d'apophtegmes attribués à des moines égyptiens, édité par Jean-Claude Guy.



Athanase, l'archevêque d'Alexandrie de sainte mémoire, supplia abba Pambo de descendre du désert à Alexandrie. Il descendit donc. Et voyant une actrice, il se mit à pleurer. Ceux qui étaient présents lui demandèrent le motif de ses larmes et il dit : « Deux choses m'y incitent : l'une, la perte de cette femme ; et l'autre, que je n'ai pas un tel souci de plaire à Dieu que celle-ci de plaire aux hommes mauvais. » p. 140

Ayant été surpris par la comparaison entre Gandalf et un moine égyptien dans les actes du colloque de Rambures sur l'ouvrage de J.R.R. Tolkien ([ici](#)), nous avons souhaité aller voir les sources d'un peu plus près, ou du moins une sélection de celles-ci. Ces apophtegmes, ou sentences, ont été couchées par écrit au Ve siècle en Egypte mais ne font que fixer des paroles dites et transmises au IVe siècle par des moines ou des moniales, principalement égyptiens, qui fuient les villes (déjà globalement christianisées) et les hommes pour vivre plus chrétiennement. Mais leur piété leur amène des disciples qu'ils enseignent (et donc s'installent, créant des monastères) et propagent leurs paroles ou leurs actes. Ces paroles seront lues de manière extensive en Orient comme en Occident et nourriront le monachisme dans ces deux aires jusqu'au XIXe siècle.

Le volume débute avec une introduction qui renseigne le lecteur sur l'origine des sentences, quels ont été leurs utilisations successives au cours des siècles (mettre en relation avec un maître, faire surgir une doctrine, authentifier un enseignement et enfin, illustrer une leçon) mais aussi quelle méthode préside à leur présentation. Suit un très court prologue, puis les sentences s'enchaînent dans l'ordre alphabétique de leurs auteurs (ou, de manière minoritaire, des ceux qui sont impliqués), en commençant par le plus célèbre Père du désert, Antoine. Le livre s'achève avec une table de concordance et un index alphabétique.

Sur plus de 150 pages, on peut ainsi lire plus de 400 apophtegmes, dont un certain nombre laissent perplexes, faute d'explications. Les écrits de moniales (appelées amma, tandis que les hommes sont dénommés abba) sont aussi très minoritaires, reflétant sans doute la proportion de femmes dans les déserts (au sens de l'absence d'hommes) où les gens vivent de peu et tressent des cordes et paniers pour les vendre à la ville. Si certaines sentences racontent des actes d'édification ou rappellent les vertus monastiques les plus importantes, d'autres content des miracles (parler à un mort - p. 110, voir résurrection, parfois même de manière involontaire). Néanmoins l'ensemble permet d'ébaucher un tableau du monachisme égyptien, son

mode de vie, ses figures marquantes et son monde mental. Mais un commentaire, des renvois vers les citations bibliques et une carte aurait pu aider (peut-être ceci existe-t-il déjà dans une édition postérieure ?) ...

Une lecture où il faut s'accrocher ...

(les moines sont végétariens mais ne peuvent différencier de la viande de veau de légumes p. 68 ... 6)

par spurinna @ 27.12.14 - 16:05:14

<http://casalibri.blog.fr/2014/12/27/paroles-des-anciens-19896571/>

Les amis de l'auteur



Ce membre n'a pas de blogs pour le moment.

Vincent Times



etmotifs.blog.fr

EtMotifs

Sur l'auteur

spurinna (), homme, 34 ans, , parle Francais (FR)

Ses blogs: casalibri.blog.fr Centres d'intérêt:
Tags des membres:

Zip:

Rue:

Email: dainsleif@hotmail.com

Visites

Cette page montre le nombre de visites de votre blog.

Visites total: 58337

Résultats mensuels

Mois	Total Visites	Total Visiteurs
Décembre 2014	5076	1198
Novembre 2014	5088	1303
Octobre 2014	5969	1309
Septembre 2014	5573	1268
Août 2014	5138	1170
Juillet 2014	4748	1157
Juin 2014	5425	1228
Mai 2014	7778	1434
Avril 2014	6194	1564
Mars 2014	3152	1080
Février 2014	2343	733
Janvier 2014	1853	723